

EXCELSIOR

Journal Illustré Quotidien

ABONNEMENTS (du 1^{er} ou du 16 de chaque mois)
 France... Un an, 33 fr. 6 mois, 18 fr. 3 mois, 10 fr.
 Étranger. Un an, 70 fr. 6 mois, 36 fr. 3 mois, 20 fr.
 On s'abonne sans frais dans tous les bureaux de poste
 Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus

Informations - Littérature - Sciences - Arts - Sports - Théâtres - Éléances

Adresser toute la correspondance
 à l'ADMINISTRATEUR d'Excelsior
 88, avenue des Champs-Élysées, PARIS
 Téléph. : WAGRAM 57-41, 57-45
 Adresse télégraph. : EXCEL-PARIS

Les événements de Grèce. -- L'Entente exige des réparations



LE ROI CONSTANTIN DANS SON
UNIFORME DE GÉNÉRAL ALLEMAND

De nouveaux et graves incidents — relatés hier par *Excelsior* — sont survenus à Athènes et ont motivé des mesures prises en commun par les gouvernements alliés pour obtenir réparation des attentats du 1^{er} décembre. Le roi Constantin a, une fois de plus, montré qu'il ne comprenait pas le véritable destin de son royaume et que ses décisions personnelles étaient en contradiction avec les vœux de la majorité hellénique. Plus clairvoyant que lui, son ministre à Paris, M. Athos Romanos, a démissionné.

A PROPOS DE BOTTES

On n'entend plus parler de la grande Commission — fameuse même avant de naître — qu'on avait eu, paraît-il, l'intention de créer pour réfréner les dépenses inutiles du peuple français. Peut-être a-t-on fait l'économie de cette commission des Economies.

En tout cas, si l'on en croit certaines rumeurs très précises, on serait en train de s'occuper en haut lieu d'organiser à travers la France une propagande active et persuasive contre le gaspillage de nos ressources. OEuvre nouvelle dont nous ne tarderons pas à entendre parler.

Puisse-t-elle le plus tôt possible parler elle-même et surtout agir, car il est grand temps de faire sérieusement comprendre que, sans rien exagérer, il ne nous faut décidément plus vivre comme des enfants prodiges.

Songez que les dernières statistiques douanières publiées, il y a trois jours, par M. Ribot, ministre des Finances, prouvent que, dans les neuf premiers mois de 1916 — alors que les transports coûtent si cher et que nous sommes contraints de payer nos achats à l'étranger avec notre or, si nécessaire ici, la France vient d'acheter à l'étranger pour 22 millions de plumes de parure et 6 millions d'écailles de tortue et de nacre de perle!

Au vingt-neuvième mois de la guerre, tandis que nos défenseurs mènent avec tant de patience et de résignation une existence si pénible, ce ravitaillement somptuaire paraît vraiment excessif. Voilà une information officielle qui ne manquera pas de laisser rêveurs nos soldats!

Parmi les poilus qui m'honorent de leur amitié, il en est un qui, entre tous, m'enchantait par la carrure de ses opinions et de ses propos. Lorsque, au mois de juillet dernier, il vint m'offrir une grenade allemande qu'il avait ramassée à son intention, tout en ouvrant avec précaution le papier de soie dont il avait délicatement enveloppé cet engin, il me dit sur un ton de tristesse sévère :

— Non, voyez-vous, vous ne me ferez pas croire au patriotisme des femmes qui, sous ce soleil de plomb, se couvrent de fourrures!

Et, ces jours derniers, en m'apportant des nouvelles de la Somme où, dans l'eau et la boue, il a vécu de rudes semaines, avec quel accent de blâme il me dit, majestueux sous le harnachement de ses deux musettes gonflées, de son bidon et de sa boîte à masque :

— Que voulez-vous! Je ne sens pas du même pays que moi les femmes inutilement bottées jusqu'au genou pour troller de salons en magasins, alors qu'il n'y a pas assez de cuir pour les huit ou dix millions de croquenots du front! Gaspillage révoltant!

Je fis de mon mieux pour atténuer l'intransigeance de ses jugements un peu sommaires. Mais, hochant la tête avec obstination, mon farouche poilu n'admit pas qu'une femme pût avoir un brave cœur de Française et néanmoins se montrer un peu faible devant les modes les plus saugrenues.

Evidemment, pour qu'une femme soit charmante, aimée, heureuse, il n'est pas indispensable que, par 35 degrés de chaleur, elle transpire et ruisselle sous des fourrures, alors surtout que, pour les obtenir, il nous faut faire passer notre or à l'étranger. Et quel singulier moment les femmes choisissent pour s'imaginer qu'elles ne peuvent avoir de séduction que si elles se bottent de peau fauve jusqu'au genou!

Erreurs que, sans même la moindre ombre de galanterie, nous devons, nous autres hommes, avoir la justice de prendre à notre compte. Certaines femmes, même très patriotes — n'en déplaise à mon sévère poilu — ne se montrent dociles à certaines fantaisies excessives de la mode que parce que nous ne prenons pas assez le soin de leur en montrer les inconvénients et les risques.

Le jour où, sérieusement (ce qui n'empêche pas la bonne humeur), on leur exposera que, pour une large part — car, dans cette lente bataille d'usure, le peuple victorieux sera celui qui aura su le mieux faire durer ses ressources — la Victoire résultera peut-être de ce que l'éclairage électrique de leur maison ne sera plus désormais un ruineux bain de lumière, de ce qu'elles se seront révoltées contre la mode des draps trop épais, des fourrures encombrantes et des bottines paradoxalement hautes, de ce qu'elles auront croqué moins de sucreries, de bonbons et de gâteaux, toutes choses qui, au prix où sont le fret et les marchandises exotiques, diminuent notre trésor de guerre, elles seront les premières à exiger des modes moins dangereuses.

Nos gouvernements manquent de psychologie. S'ils ne savent pas toujours très bien parler aux hommes, ils ne savent pas du tout par-

ler aux femmes. Ils sont souvent bien maladroits dans l'utilisation des hommes, mais ils ne se rendent pas le moindre compte des services qu'ils pourraient obtenir des femmes. Elles n'ont pas besoin de s'embaucher toutes dans les usines pour concourir à la défense de la Patrie. Que ne leur ferait pas faire dans le sens de l'économie et de la simplicité un ministre qui, s'adressant à leur cœur de Française, leur demanderait avec confiance, avec émotion, leur aide?

Mouvement qui serait vite irrésistible, si quelques femmes d'un haut rang social s'entendaient pour lancer cette mode! Il n'y aurait bientôt plus une seule femme qui osât encourir le ridicule et le blâme d'un luxe égoïste, trop tapageur et trop coûteux, faisant sortir le précieux or de France et gaspillant nos ressources.

Et toutes les femmes, quelle que soit leur situation dans la vie, peuvent-elles ne pas éprouver de la fierté, lorsqu'elles reconnaîtront dans le regard des hommes que les plus belles, les plus séduisantes sont celles dont les yeux, lourds d'angoisse ou rayonnants d'espérance, révèlent une tension ardente et continue de toutes les forces morales vers le salut du Pays, dont la Victoire, obtenue un peu grâce à elles, les fera des épouses plus heureuses, des mères désormais sans inquiétude pour l'avenir paisible de leurs enfants.

Georges Lecomte.

Ce que l'on dit

En attendant...

Savez-vous ce que c'est que les « groupards »? Les groupards sont les condamnés de droit commun astreints par leur âge au service militaire et que les peines dont ils ont été affligés empêchent de verser dans les cadres de l'armée des honnêtes gens. Ils sont répartis dans différents « groupes spéciaux », d'où le nom qu'on leur donne familièrement.

Il en est auxquels on a confié un fusil, et les « joyeux », insupportables au cantonnement, se sont bravement conduits sur l'Yser et sur la Somme. Ils ne craignent pas plus pour leur peau qu'ils n'ont un souci excessif de celle des autres. Mais il en est aussi à qui on a refusé totalement l'honneur de porter les armes : ce sont les condamnés aux travaux publics, des sortes de forçats revêtus de l'uniforme.

Il est permis de se demander, à l'heure où l'on s'efforce par tous les moyens de découvrir de nouvelles ressources en matériel humain, si l'on ne pourrait point trouver là quelques centaines d'hommes. Il faudrait faire un choix, cela est évident, non pas tant au point de vue de la moralité qu'au point de vue de la résistance physique. Tel escroc n'est qu'un dégénéré incapable de fournir un travail quelconque, militaire ou civil. C'est une loque, une loque très sale, et voilà tout : il n'y a rien à en tirer. Tel cambrioleur, ou même tel meurtrier est, au contraire, un homme solide, mais qui vivait en guerre avec la société ; il peut faire la guerre à une autre société. Et qu'on songe aussi qu'il y a, parmi ces condamnés, de simples braconniers qui, pour avoir enlissé les mois de prison sur les mois de prison, n'en feraient pas moins d'excellents soldats.

Leur défaut, c'est leur répugnance à toute discipline, mais des chefs vigoureux sauraient certainement les y plier : l'exemple même des « joyeux » le prouve. On pourrait verser les moins tarés, comme ces braconniers dont je parlais tout à l'heure, dans les régiments de ligne, et former des compagnies spéciales avec les autres.

Quant au déchet, à ceux qui seraient reconnus incapables de rendre aucun service comme combattants, le génie réclame des travailleurs pour ses tranchées. N'est-il pas préférable de lui envoyer ceux-là, plutôt que de faire trimmer les seuls R. A. T., à qui l'on a déjà demandé beaucoup?

Pierre Millé.

L'histoire des pommes de terre continue. Les mercantis proposent aux clients d'aller leur porter la marchandise à domicile. Naturellement, le contrôle est difficile. Comme, tout de même, des protestations s'élevaient contre ce procédé, au lieu de parler à haute et intelligible voix, les mercantis parlent à voix basse, très basse. Au marché de l'Alma, on ne parle plus que comme dans la maison d'un malade, ou bien on dirait un complot à Venise, au temps où

le pont des Soupirs était un endroit peu sûr. Et la bonne ménagère s'entend murmurer à l'oreille :

— Chez vous, ma petite, pas ici... et ce sera neuf sous, neuf sous le kilo... et encore parce que c'est vous!

C'est dans la maison bien connue des étudiants, au 25 du quai des Grands-Augustins, où l'on verse les droits universitaires, que l'on paie les allocations aux femmes du sixième arrondissement.

Au moment des examens, avant la guerre, quand il y avait foule d'étudiants, ils faisaient queue dans l'escalier : il en résultait un agréable chahut. Aujourd'hui, de pauvres femmes viennent toucher, deux fois par mois, la petite somme à laquelle elles ont droit. Mais elles ne font pas queue dans l'escalier. Elles attendent dehors, dans la cour, par ce froid noir. Elles n'ont même pas le droit, quand il pleut, de s'abriter sous la voûte. Un agent veille à ce qu'elles respectent cette consigne un peu cruelle, et elles doivent attendre, debout, pendant des heures.

Les étudiants, plus rares aujourd'hui, qui vont payer leurs droits trouvent la chose peu élégante. Ils ont tout à fait raison.

Lord Kitchener n'était pas qu'un grand soldat : il avait son violon d'Ingres, et c'était, sinon la sculpture, au moins le talent de dessinateur qui lui permit, quelque temps avant sa mort, de composer le projet d'une fontaine destinée à être réalisée au fond du jardin de sa propriété. Son œuvre comportait un groupe central, au milieu d'un bassin carré dont les quatre coins seraient ornés de figures dansantes. Un entrepreneur fit un devis qui se montait à plusieurs milliers de livres sterling :

— C'est un peu cher pour le moment, déclara Kitchener of Kartoum, mais après la guerre nous terminerons cette affaire.

Il périt peu après, au large des Orcades.

Un groupe d'admirateurs vient de reprendre à son compte le projet de la fontaine. Mais, cette fois, elle sera construite de façon à perpétuer le souvenir du grand homme : on recueille actuellement l'argent nécessaire et l'œuvre de l'artiste-soldat sera prête, pour être inaugurée dans l'un des parcs de Londres, au lendemain de la signature des traités.

Après M. Sacha Guitry, voici Mme B..., qui transporte son chez-elle sur le théâtre où elle joue, et dont, par surcroît, elle est directrice.

Les meubles et les robes du grand couturier vont d'ailleurs aussi bien au théâtre qu'à la ville.

Mais comme les meubles sont rares en ce moment et que certains sont indispensables à la maison, tous les jours et tous les soirs la charmante artiste transporte tel meuble, et aussi le service à thé, et aussi un coussin de soie, et des gravures...

Et elle dit à ses amis :

— Mon Dieu, comme cette pièce est fatigante!

Chacun de nos « as » a son fétiche particulier. L'un des plus brillants a la réputation de ne jamais « casser du bois » parce qu'il en touche toujours. Il a, en effet, adopté comme porte-veine une bague en « Touchwood », qui ne le quitte jamais. Il attribue sa chance à ce bijou que Van Cleef et Arpels, les joailliers de la place Vendôme et les créateurs exclusifs, ont paré d'un saphir, d'un brillant et d'un rubis, qui rappellent à l'aviateur les nobles couleurs pour lesquelles il risque sa vie.

Un de nos confrères, directeur d'un grand journal, reçoit ses visiteurs de sept à huit. Et jadis cette heure-là était une des plus brillantes de la fin du jour. On sortait à peine des salles de conférences ou de thé, on dînait tard. Sept heures : on avait bien encore le temps de faire une visite.

Mais la guerre, qui a éteint tant de lampions, a diminué aussi beaucoup de trains de maison. Et telle jeune femme qui pouvait sans souci d'aucune sorte rester tard hors de chez elle se hâte aujourd'hui d'y rentrer pour s'occuper de son dîner.

C'est ainsi qu'hier, entendant sonner sept heures, une femme de lettres fort connue abandonna précipitamment ses occupations ménagères pour se rendre chez le directeur en question. Il la reçut tout de suite dans une pièce très chauffée. Et comme, dans la crainte de prendre mal en sortant, la jeune femme écartait son manteau, elle s'aperçut avec terreur qu'elle avait gardé son tablier.

Mais déjà le directeur du journal la tirait de sa confusion en disant :

— Comme il est gentil votre petit tablier, à cette heure-ci! C'est un vrai symbole.

Le Veilleur.

Billet d'un provincial

Mon cher Parisien,

Je n'ai pas été surpris par les graves incidents qui viennent de se dérouler à Athènes. Je sais bien que je ne suis pas seul dans ce cas! Mais, j'ai pu, ici, dans ma ville natale, approcher un jeune Grec et j'ai été bien étonné par son attitude!

Tu sais que notre ville possède une Université qui, avant la guerre, pendant la période des vacances, avait organisé des cours pour les étudiants étrangers. Cette organisation était florissante. Nous faisons à ces jeunes gens le meilleur accueil. Notre hospitalité était vraiment large, trop large même! Bien entendu, les étudiants allemands étaient les plus nombreux. Nous avions aussi des Anglais, des Russes, des Roumains, des Bulgares et quelques Grecs. Les Allemands, il faut bien le reconnaître, étaient fort recherchés par les loueurs de chambre garnie, les gérants de pension de famille, car tous payaient largement leurs dépenses. Jamais de dettes! jamais une note en retard! Quelques-uns d'entre eux, qui étaient de jeunes officiers fort riches (et qui avaient l'autorisation de suivre les cours), dépensaient sans compter pour la plus grande joie des commerçants du cru. Les professeurs, avec une insouciance qui, aujourd'hui, paraît vraiment déconcertante, les conduisaient, le dimanche, en excursion dans les montagnes qui entourent la ville et où se trouvent de nombreux forts...

J'avais pris, comme pensionnaire, un Grec qui avait la plus avenante figure du monde. Je suis un vieil humaniste impénitent. Il me plaisait d'avoir un Hellène à ma table et sous mon toit. Aussi bien, il m'avait fourni d'excellentes références. Son père était un riche négociant d'Athènes. Je dois avouer que pendant les premiers jours de notre vie commune il se montra très séduisant. Ah! comme il était éloquent, généreux, enthousiaste, comme il aimait la France! Sa voix était chaude, vibrante; ses yeux lançaient des éclairs, pétillaient de malice ou se remplissaient de larmes à volonté. Les vieillards sont faciles à séduire. Il fit ma conquête.

Un jour, je lui demandai de m'expliquer un vers d'Homère sur lequel j'hésitais un peu. Je m'aperçus qu'il n'avait que de vagues notions du grec ancien! Je lui « poussai quelques colles » sur Léonidas et sur Thémistocle et je constatai sa profonde ignorance de l'histoire glorieuse de son pays. Mais, je songeai que beaucoup de mes compatriotes expliquent bien malaisément Rabelais et seraient fort empêchés de raconter la bataille de Bouvines. J'attendis une occasion de le mieux juger. Après son premier mois de séjour, il s'excusa de ne pouvoir me payer sa pension. Un retard de la poste, sans doute! Le mois suivant, il trouva une autre excuse. J'apprenais alors qu'il jouait dans les tripots de la ville, qu'il faisait des dettes et des dupes un peu partout. C'était un camarade, un Allemand qui lui donnait son argent de poche. Un beau soir, il disparut, en ne me volant que peu de chose, d'ailleurs: une montre, un coupe-papier en argent et des mouchoirs.

Grands dieux, cher Parisien, ne m'accuse pas de généraliser et de crier *ab uno disce omnes*! Mais enfin, il est bien certain qu'il y a deux Grèces: celle du manuel de Victor Duruy et celle du *Roi des Montagnes*, d'Edmond About. Jadis, les Grecs sont partis en guerre à cause d'une femme: aujourd'hui, c'est à cause d'une femme qu'ils ne se battent pas! Ils ont fait pour Hélène ce qu'ils ne font pas pour Sophie.

Le Provincial.

Voir en Dernière Heure:

La déclaration de M. Trépoff à la Douma

Les Turcs ont cambriolé le tombeau du Prophète!

Le journal *Al-Kibla*, du gouvernement arabe de La Mecque, rapporte que les Turcs, qui ont déjà bombardé la Kasba et les lieux saints de Kérbéla et de Nedjef, ont enlevé les merveilleux joyaux de la grande mosquée où repose Mahomet, entre autres l'« Astre étincelant » (*Al-Kawkab-ed-Dorri*), deux lampes d'or massif et la plupart des gemmes qui se trouvaient dans le temple du Prophète. Ce forfait a jeté dans la consternation tous les adeptes de l'Islam.

La bataille devant Bucarest

Les Roumains, appuyés de renforts russes, remportent un avantage marqué au centre.

IMPORTANT SUCCES RUSSE DANS LES CARPATHES

Les nouvelles de Roumanie confirment l'impression meilleure que nous donnait hier la situation. Les attaques de l'aile gauche austro-allemande ont, il est vrai, obligé nos alliés à se replier entre la Dambovitza et l'Arges jusqu'à Titu, qui est l'embranchement des voies ferrées de Targovista et de Campolung. Mais



l'aile droite n'a marqué aucun progrès nouveau et a même reperdu le village de Comana, sur le Bas-Niaslov.

En même temps, les contre-attaques de nos alliés sur le centre se sont développées jusqu'aux proportions d'une grande bataille et ont

remporté de notables avantages. L'ennemi a été refoulé sur toute la ligne qui borde la route de Bucarest à Alexandria, entre Draganesci et Mihalesci. A Draganesci, c'est une division turque qui a été battue. Dans la région de Mihalesci, c'est le gros des forces bulgares et allemandes qui a cédé du terrain en abandonnant des prisonniers et des canons. La décision n'est pas obtenue encore, et il faut s'attendre à un nouvel effort de l'ennemi aux deux ailes pour diminuer la pression qui menace de rompre son centre. Mais tout dépend des ressources dont il dispose pour cet effort. S'il a commis la faute d'engager du premier coup tous ses effectifs, la situation peut devenir rapidement très critique pour lui. Aussi est-il à remarquer que le ton des dépêches allemandes est devenu beaucoup plus réservé.

Des renforts russes ont pris part aux actions engagées au sud-ouest de Bucarest. C'est une nouvelle qui sera accueillie avec satisfaction par toutes les nations de l'Entente. La difficulté des communications par la voie ferrée unique qui descend de Galatz sur Buzeu, Ploesti et Bucarest, explique que ces renforts ne soient pas arrivés plus tôt et que l'effort principal des Russes se prononce plus au nord, dans les Carpathes boisées, où, après une lutte acharnée, nos alliés ont emporté Kulibaba et pénétré en plusieurs points dans la première ligne de défense ennemie, et en Moldavie, où les attaques russes ont progressé dans la haute vallée du Trotuz, vers la passe de Gymes. La coopération des alliés est désormais complète sur les champs de bataille de Roumanie et permet d'espérer le succès d'une manœuvre plus large encore que celle de l'ennemi et non moins bien concertée.

Jean Villars.

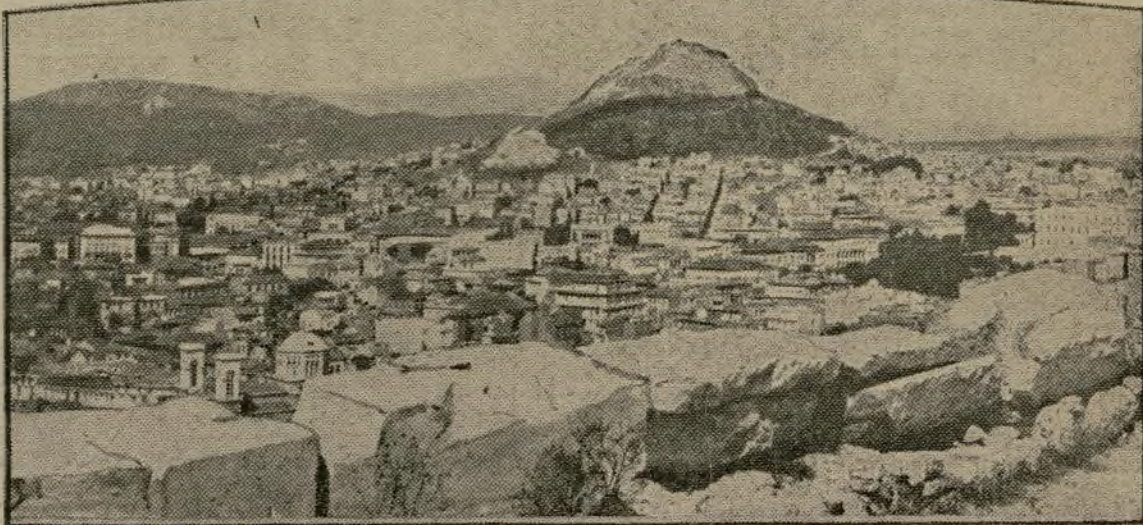
APRÈS LE GUET-APENS D'ATHÈNES

La préméditation du gouvernement est établie. Les Alliés prendront toutes les mesures nécessaires.

Nous avons maintenant la preuve manifeste que le gouvernement du roi Constantin a très bien su ce qu'il faisait en préparant le guet-apens d'Athènes et qu'il a agi de propos délibéré et prémédité. Le rappel du général Doumanis et du colonel Metaxas à la tête de l'état-major indique suffisamment la tendance: il est clair que la cour et le gouvernement grecs ont voulu tenter un coup de force pour se débarrasser des Alliés et, ensuite, pratiquer librement une politique germanophile. Ils avaient sous la main des fonctionnaires tout prêts à remplacer ceux dont les sentiments paraissent entachés de vénizélisme. Et quels fonctionnaires! Des hommes de sac et de corde, comme ce Merkouris sur qui pèsent jusqu'à des accusations d'homicide et qui vient d'être placé d'autorité à la tête de la municipalité d'Athènes!

La tentative du roi Constantin et de ses conseillers et complices ressemble donc à des Vêpres siciliennes matinales de coup d'Etat: ce 1^{er} décembre grec rappelle par certains points un 2 décembre fameux. C'est ce qui fait que des démissions retentissantes, comme celle de M. Romanos, le ministre de Grèce à Paris, sont venues désapprouver le gouvernement d'Athènes et montrer au plein jour la perfidie de sa politique. Il sera difficile, après cela, à M. Lambros de tenter de justifier sa conduite même auprès des oreilles les plus complaisantes.

Il semble d'ailleurs, à certains signes, que l'on entrevoie, à Athènes, que le coup a été manqué, que la mauvaise foi et la trahison ont été trop évidentes, et que l'on essaye de jeter un peu de lest. Ainsi, revenant sur la question de la livraison du matériel, le gouvernement grec a fait offrir six batteries de montagne à



ATHÈNES: VUE GÉNÉRALE

Ayuntamiento de Madrid

l'amiral Dartige du Fournet. Il y a, dans cette proposition, l'expression d'un regret et d'un remords. Regret et remords sont superflus et viennent trop tard. Les Alliés n'ont plus à entrer dans des combinaisons machiavéliques dont ils ne savent que trop le danger aujourd'hui.

Il s'agit pour l'Entente de prendre des mesures telles que le retour d'événements pareils à ceux dont Athènes a été le théâtre soit absolument exclu. Il s'agit surtout, et toujours, de mettre les éléments germanophiles hors d'état de nuire à notre expédition de Salonique, ce qui est, il ne faut pas s'y tromper, le véritable dessein de nos ennemis en Grèce. Sécurité absolue pour notre corps expéditionnaire : cette considération majeure continuera de servir de principe directeur aux Alliés dans cette phase nouvelle et grave, mais non pas, peut-être, tout à fait inattendue, de leurs rapports avec la Grèce. — J. B.

La note suivante nous a été communiquée hier :
Les gouvernements alliés prennent des mesures concertées en vue d'obtenir les réparations qui doivent être accordées pour l'attentat commis à Athènes le 1^{er} décembre.

Ajoutons que dès samedi soir l'embargo a été mis sur tous les navires grecs se trouvant dans nos ports.

A Athènes, l'ordre s'est rétabli. Il y avait eu quelques coups de feu dans la soirée de vendredi. Tout est redevenu à peu près calme samedi. Le roi n'est pas sorti du palais. M. Guillemain, ministre de France, et les autres représentants de l'Entente,



M. LAMBROS
Premier ministre grec

sont toujours à Athènes, dans leurs légations. Les troupes alliées envoyées à Athènes ont été ramenées au Pirée.

Cependant, le gouvernement continue son double jeu : il a fait offrir à l'amiral Dartige du Fournet, six batteries de montagne. Or, ce n'est pas six batteries de montagne qu'il devait nous fournir contre indemnité, mais seize, plus dix-huit batteries de campagne, avec 1.000 projectiles par batterie ; plus 40.000 fusils avec 8.000.000 de cartouches, et 140 mitrailleuses avec leurs munitions. Tout ce matériel, on le sait par une dépêche du *Corriere della Sera*, a été embarqué nuitamment, par les soins de la Ligue militaire, sur des wagons et des autos-cars, et transporté à Parmée, entre Taïtoï et Thèbes. On voit que les offres tardives du gouvernement sont loin du compte.

Elles n'ont d'ailleurs pas été acceptées : les ministres alliés ont reçu pour instructions de leur gouvernement de déclarer qu'actuellement il ne s'agit plus d'une affaire de cession de matériel, que la question est maintenant beaucoup plus haute et plus sérieuse : des réparations correspondant à la gravité de l'attentat doivent être données.

Toute la partie de la population grecque qui reste favorable à l'Entente est indignée. Elle l'est d'autant plus qu'après les engagements écrits et les promesses données par le roi aux Alliés le gouvernement organisé contre les détachements des escadrons revêt un caractère plus odieux.

La note de l'amiral Dartige fixant une date pour le commencement de la remise du matériel avait été rédigée par lui sous l'impression nettement donnée par les hautes personnalités avec lesquelles il négociait que, cette fois, comme précédemment, les protestations seraient de pure forme ; l'envoi des détachements alliés à terre ne devait être qu'un acte de pression apparente destiné à couvrir le gouvernement grec vis-à-vis des empires centraux. Le roi et le président du conseil hellénique le savaient.

Une dépêche de Londres, insiste sur la préméditation. Il y a une semaine, en effet, le correspondant à Athènes de l'agence Reuter annonçait qu'il avait été informé par un ami personnel appartenant au parti royaliste qu'il était prudent pour lui

de se cacher jusqu'à expiration de l'ultimatum des Alliés.

Il disait que les officiers royalistes parlaient ouvertement de massacres si les Alliés avaient recours à la force.

Il n'est pas possible d'admettre que M. Lambros n'ait pas eu connaissance de ces menaces.

D'autre part, le gouvernement grec vient de prendre une décision qui a nettement le caractère d'une provocation.

Le maire d'Athènes, M. Bénakis, ancien ministre de M. Venizelos, a été remplacé d'autorité par M. Merkouris, ancien maire d'Athènes, un des chefs des réservistes.

Le général Dousmanis et le colonel Metaxas (dont l'Entente avait précédemment exigé et obtenu le renvoi) ont repris leurs fonctions à la tête de l'état-major.

M. ATHOS ROMANOS ministre de Grèce à Paris donne sa démission

La première conséquence des événements d'Athènes a été la démission envoyée par M. Athos Romanos, ministre de Grèce à Paris, à son gouvernement. La seconde, celle de M. D. Caelamianos, ministre plénipotentiaire, qui remplissait les fonctions de conseiller de la légation royale de Grèce à Paris. Ce sont là deux témoignages éloquentes rendus à la cause des Alliés.

Depuis six ans qu'il représentait son pays près le gouvernement de la République, M. Athos Romanos s'affirma toujours comme un ami sincère de la France. Il était profondément convaincu de l'étroite solidarité des intérêts de son pays et de ceux de la France et il favorisait constamment, de tout son pouvoir, une politique de rapprochement et de collaboration entre la Grèce et l'Entente. Il est un des Hellènes ayant une haute conscience des saines aspirations de l'hellénisme et des nécessités que comporte la bonne sauvegarde de son avenir.

Quant à M. Caelamianos, il avait été tout récemment nommé ministre à Madrid.

Au cours de la matinée d'hier, le prince Georges de Grèce a conféré longuement avec le ministre démissionnaire.

A la légation de Grèce, on a confirmé hier ces deux nouvelles. Toutefois, M. Romanos n'avait encore reçu, hier après-midi, aucun accusé de réception de sa démission.

Le comte de Mirbach à Berlin

ROTTERDAM, 3 décembre. — L'ancien ministre allemand à Athènes, comte de Mirbach, sera reçu prochainement par Guillaume II, à qui il fera un rapport détaillé sur les conditions dans lesquelles s'est opérée l'expulsion des représentants des empires centraux à Athènes.

CEUX QUI PARLENT DE PAIX

Les intrigues du prince de Bülow

ZURICH, 3 décembre. — On mande de Berlin que la brusque arrivée du prince et de la princesse de Bülow dans la capitale a été l'objet de nombreux commentaires.

On sait que l'ancien chancelier, après avoir eu avec Bethmann-Hollweg une longue entrevue, a décidé de partir pour le grand quartier général, où il conférera avec les chefs d'état-major et avec le kaiser.

On se perd en conjectures au sujet de ces pourparlers. Il est certain seulement qu'après ces conversations le prince de Bülow rentrera à Lucerne, où il poursuivra ses manœuvres pacifistes. (Radio.)

Les promesses de l'empereur Charles

ROTTERDAM, 3 décembre. — Un télégramme de Vienne annonce que l'empereur Charles, recevant en audience solennelle les président et vice-président du Reichsrat, leur a exprimé la conviction que l'Autriche pourrait très prochainement conclure une paix honorable.

— Je compte, aurait-il dit, que le Parlement reprendra prochainement ses utiles travaux.

Les journaux autrichiens commentent cette phrase impériale et affectent de croire qu'elle décelé, chez le nouveau souverain, des intentions nettement pacifistes et la volonté bien arrêtée de rétablir le régime constitutionnel.

COMMUNIQUÉS OFFICIELS

du Dimanche 3 Décembre (854^e jour de la guerre)

14 HEURES.

Au sud de la Somme, duel d'artillerie intense dans la REGION DE BARLEUX.
Partout ailleurs, nuit calme.

23 HEURES.

Journée marquée par une assez grande activité d'artillerie au sud de la Somme, DANS LA REGION DE BELLOY-EN-SANTERRE et sur la rive droite de la Meuse, DANS LES SECTEURS DE VAUX ET DE DOUAUMONT.

En Argonne, lutte de mines sans action d'infanterie.

Rien à signaler sur le reste du front.

LA GUERRE AERIEENNE

Dans la nuit du 2 au 3 décembre, entre 17 h. 30 et 22 heures, sept avions ont jeté 720 kilogrammes de projectiles sur les usines de Thionville et les hangars et cantonnements de l'aviation ennemie à Eton.

Dans la soirée du 2 décembre, les Allemands ont à nouveau lancé des projectiles de gros calibre dans la direction de Nancy.

Communiqués britanniques

13 HEURES 30.

Pendant la nuit, nous avons effectué un coup de main sur les tranchées ennemies AU SUD DE FAUQUISSART et A L'EST D'YPRES.

Rien d'autre à signaler.

21 HEURES 20.

L'artillerie ennemie a montré aujourd'hui de l'activité dans la REGION DE LESBŒUFS. Elle a également bombardé, par intermittence, différentes autres parties du front. Grande activité réciproque de mortiers de tranchée DANS LES SECTEURS DE NEUVILLE-SAINT-VAAST ET DE HOHENZOLLERN, ainsi que VERS YPRES ET ARMENTIERES. Il résulte des rapports reçus que notre coup de main de la nuit dernière à l'est d'Ypres, non seulement nous a valu des prisonniers, mais encore a occasionné de nombreuses pertes à l'ennemi.

Communiqués de l'armée d'Orient

Le mauvais temps persistant entrave les opérations. Rien à signaler.

COMMUNIQUE SERBE

Hier, combats locaux en plusieurs endroits, surtout à KRAVICA et SUR LA HAUTEUR DE GROUNISTA, où nos troupes avancèrent malgré la résistance ennemie. Nous avons fait échouer les tentatives d'attaque de l'ennemi sur la cote 1050.

LES GRANDS CHEFS DE L'ARMÉE FRANÇAISE



GÉNÉRAL NIVELLE



GÉNÉRAL JOFFRE



GÉNÉRAL ROQUES

(Phot. Henri Manuel et Pierre Petit.)

DERNIÈRE HEURE

LA DÉCLARATION DE M. TREPOFF A LA DOUMA

Le nouveau président du conseil russe proclame la guerre à outrance

C'est une manifestation dont la solennité n'échappera à personne, c'est un document capital, dans l'histoire de la guerre, que le discours prononcé à la Douma par M. Trépoïf.

Le nouveau président du Conseil, pour son entrée en fonctions, a proclamé la volonté inébranlable de la Russie de mener la guerre jusqu'au bout, la guerre à outrance, la sainte guerre, pour la délivrance de la terre russe et l'accomplissement des grands desseins fixés à la Russie depuis Pierre Le Grand. Pour la première fois il a fait allusion aux accords conclus par les Alliés. Les buts historiques vers lesquels marche l'empire russe, avec l'adhésion de tous les Etats qui combattent sous les drapeaux de l'Entente, établissent aussi la volonté inébranlable de l'empereur Nicolas II et de son peuple, qui est de poursuivre la lutte jusqu'à ce que ces grands résultats aient été obtenus. C'est la réponse la plus éclatante qui pouvait être faite à tous les bruits de « paix séparée » qu'avaient répandus les Allemands.

PÉTROGRAD, 2 décembre. — M. Trépoïf, président du conseil a prononcé un important discours devant la Douma.

Après avoir établi les responsabilités encourues par l'Allemagne devant l'histoire lors du déclenchement du conflit qui ensangante l'Europe, il ajouta :

« Cette guerre sera menée jusqu'à la victoire complète.

« Que l'univers entende une fois de plus que, quelles que soient les difficultés, quels que soient les échecs temporaires de la Russie, la grande Russie et ses vaillants alliés mobiliseront leurs derniers soldats et sacrifieront tout leur patrimoine d'Etat, mais la guerre sera menée jusqu'à la fin, jusqu'à une fin décisive, jusqu'à ce que le joug et la violence allemands soient brisés pour toujours.

« La puissance de l'ennemi est entamée et la récompense attendue de nos efforts approche de plus en plus, mais il faut encore des efforts immenses pour briser définitivement l'adversaire qui tend toutes ses forces.

Il faut que la Russie se libère du joug du germanisme

Puis M. Trépoïf revient ensuite sur le thème dominant de son discours :

« Nous devons poursuivre la guerre jusqu'à l'annéantissement de l'Allemagne et l'impossibilité de sa régénération prochaine. Il est indispensable d'éliminer la continuelle menace de violence qui, pendant des dizaines d'années, a troublé tout le monde civilisé.

« La guerre actuelle doit être couronnée par la victoire, non seulement sur l'ennemi extérieur, mais aussi intérieur. La guerre nous a ouvert les

yeux; nous comprenons actuellement que l'industrie russe, l'école russe, la science russe, l'art russe se trouvent sous le joug du germanisme. Un des plus importants problèmes que la Russie doit résoudre consiste à se placer de pied ferme et résolument sur la voie de la liberté d'action et de l'indépendance. (Applaudissements.)

« L'ennemi continue à occuper une partie de notre territoire; il nous est réservé de la reconquérir, et, par là, de récupérer le royaume de Pologne détaché temporairement par la force des armes. Cela ne suffit pas; nous nous devons d'arracher à nos ennemis les territoires polonais de jadis, d'au delà de la frontière, et nous voulons reconstituer la Pologne libre dans ses frontières ethnographiques et dans une union inséparable avec la Russie. »

Les Alliés reconnaissent les droits de la Russie sur Constantinople

Le premier ministre russe aborde alors la question de Constantinople. Son langage bref, précis, d'une irréprochable netteté et d'une hauteur de vues impressionnante, constitue la plus éloquente réponse qui puisse être adressée aux derniers sarcasmes de l'Allemagne et aux allusions de Bethmann-Hollweg :

« Je ne puis pas ne pas toucher à une question qui tient au cœur de chaque Russe. Depuis plus de mille ans, la Russie tend à obtenir vers le Midi une issue libre dans une mer ouverte.

« Eh bien, ces aspirations sont près de se réaliser. Dès le commencement de la guerre, voulant épargner des vies humaines, nous avons, d'accord avec nos alliés, fait tout notre possible pour écarter la Turquie d'une participation insensée aux hostilités.

« La France, l'Angleterre et la Russie n'ont pas cherché à faire entrer la Turquie dans la guerre; elles ont seulement insisté sur le fait que, dans son propre intérêt, elle devait rester neutre. En même temps, des assurances et des promesses formelles ont été données à la Turquie, lui garantissant, en échange de sa neutralité, l'intégrité de son territoire et son indépendance et lui conférant certains privilèges et avantages.

« Mais ces efforts ont été vains et, aveuglés par les fallacieuses promesses des Allemands, la Turquie, en nous attaquant subrepticement, a scellé sa destinée.

« Les intérêts vitaux de la Russie sont aussi bien compris par nos fidèles alliés que par nous-mêmes, et c'est pourquoi l'accord que nous avons conclu en 1915 avec la Grande-Bretagne et la France et auquel a adhéré l'Italie, établit d'une façon définitive le droit de la Russie aux détroits à Constantinople. »

Le ministre russe conclut par ces mots : « Rappelez-vous, messieurs, que quelque cruels que soient les coups de l'ennemi, la victoire finale est à nous; elle vient à pas sûrs, marchons unis au-devant d'elle. » (Applaudissements.)

M. Lloyd George veut démissionner

M. Asquith s'efforce de le faire revenir sur sa décision

LONDRES, 3 décembre. — Les éditions du soir des journaux hebdomadaires déclarent que M. Lloyd George a remis sa démission à M. Asquith, qui ne l'a pas encore acceptée.

M. Asquith, qui est rentré à Londres ce matin, s'efforce de trouver un terrain d'entente sur les questions qui ont amené M. Lloyd George à démissionner.

On espère encore arriver à un *modus vivendi*. La plus grande importance est attachée à la présence de sir Edouard Carson et à celle de M. Bonar Law à la séance du comité du parti unioniste tenue ce matin.

Communiqué britannique de l'armée d'Orient

LONDRES, 3 décembre. — Sur le front de la Strouma, nos patrouilles ont fait un raid heureux à Néo-Hori.

Nos avions ont lancé des bombes sur un camp ennemi près de Serrès, causant des dégâts sérieux.

Le communiqué italien

ROME, 3 décembre. — Commandement suprême.

Sur le front du Trentin, duel d'artillerie dans les vallées de l'Adige, de l'Àstico et de la Brenta et petites rencontres favorables pour nous sur les pentes nord de Dosso-Casina (passeau Camerai) et du mont Selgio (torrent Posina).

Sur le front de Giulia, l'artillerie ennemie a été plus active dans la zone de Plava et depuis les hauteurs à l'est de Gorizia jusqu'à la mer. Notre artillerie l'a contrebattue avec énergie et a dérangé d'importants mouvements ennemis à l'arrière.

Sur le Carso, notre infanterie, par un hardi bond a porté notre ligne en avant, sur une profondeur d'environ trois cents mètres sur un front d'un kilomètre.

Nous avons bombardé des cantonnements dans le Dorimberga (Dornberg) et à Tabor, dans la vallée Frigido (Vipacco), produisant de visibles dégâts.

Nos avions sont rentrés indemnes à leurs camps.

NOUVELLES ET DÉPÊCHES

M. Poullan, député des Alpes-Maritimes, consul de Grèce à Nice, a envoyé sa démission au ministre des Affaires étrangères de Grèce.

Les armées russo-roumaines reprennent l'avantage au sud de Bucarest

BUCAREST, 3 décembre. — FRONT NORD ET NORD-OUEST. — Sur la frontière ouest de la Moldavie et nord de la Valachie, vives actions d'artillerie et d'infanterie. Nous avons attaqué l'ennemi en plusieurs points, lui prenant 120 prisonniers.

Dans la vallée de Dombrovitz, aucun changement.

FRONT OUEST. — A l'aile droite, l'ennemi a attaqué avec acharnement nos positions et a obligé nos troupes à se retirer vers Titu.

Sur le Glavacieu et le Niaslov, nos troupes ont battu, dans la région de Draganesi, une division turque, et dans la région de Daazi-Mihalesei, les gros des forces germano-bulgares en les repoussant vers le sud. Nous avons pris des prisonniers et du matériel de guerre qui n'a pas encore été dénombré.

FRONT SUD. — En Dobroudja, bombardement d'artillerie.

Le communiqué russe

PÉTROGRAD, 3 décembre. — Communiqué du grand état-major.

FRONT OCCIDENTAL. — Dans la région du village de Derchkowez, au sud de Bichka, l'ennemi a tenté de prendre l'offensive, mais il fut rejeté sur la rivière Bistritza. Nos éclaireurs ont fait une bonne reconnaissance dans la région du village de Kolmatch et fait des prisonniers. Dans les Carpathes boisées, l'ennemi attaqua deux fois nos positions situées sur une colline à six verstes au sud-ouest de Worchta, mais il fut forcé de reculer avec de grosses pertes.

Dans la région au nord-est et à l'est de Kirlibaba, l'ennemi a attaqué nos troupes; ses deux attaques furent rejetées.

FRONT DU CAUCASE. — Deux bataillons turcs ont attaqué nos avant-gardes, dans la région à l'ouest d'Ognot. De forts détachements d'éclaireurs ennemis tâchèrent de progresser au sud-est d'Ognot et à l'ouest de Mouch, mais ils furent rejetés par notre feu. De même fut rejetée l'attaque d'un bataillon turc dans la direction de Bitlis.

Notre canon à vapeur Slastoune fusilla du lac Van un transport de chameaux et dispersa 300 soldats qui se dirigeaient vers Kamadane.

Dans la région du village de Chirew, 180 verstes au sud-est de Karzwine, un avion turc a atterri; les aviateurs brûlèrent l'appareil après l'avoir arrosé avec du pétrole et se sauvèrent.

FRONT DE ROUMANIE. — Transylvanie. — Dans les vallées des rivières Trotus et Sults, des attaques ont eu du succès. Nous avons occupé les villages d'Aspeut et de Sulta et capturé 800 prisonniers.

FRONT DU DANUBE. — Dans la vallée de la rivière Arges, les attaques ennemies continuent; dans cette région, la lutte se développe en un grand combat; sous la pression ennemie, les troupes roumaines reculent dans la direction du sud-est.

Les opérations roumaines, au sud de Bucarest, se développent à l'aide des troupes russes, avec succès. Les Bulgares-Allemands sont forcés de reculer. On a pris beaucoup de prisonniers et de trophées. On notifie que le nombre des canons pris est de 26. La vérification n'est pas finie.

Prise de Kirlibaba par les Russes

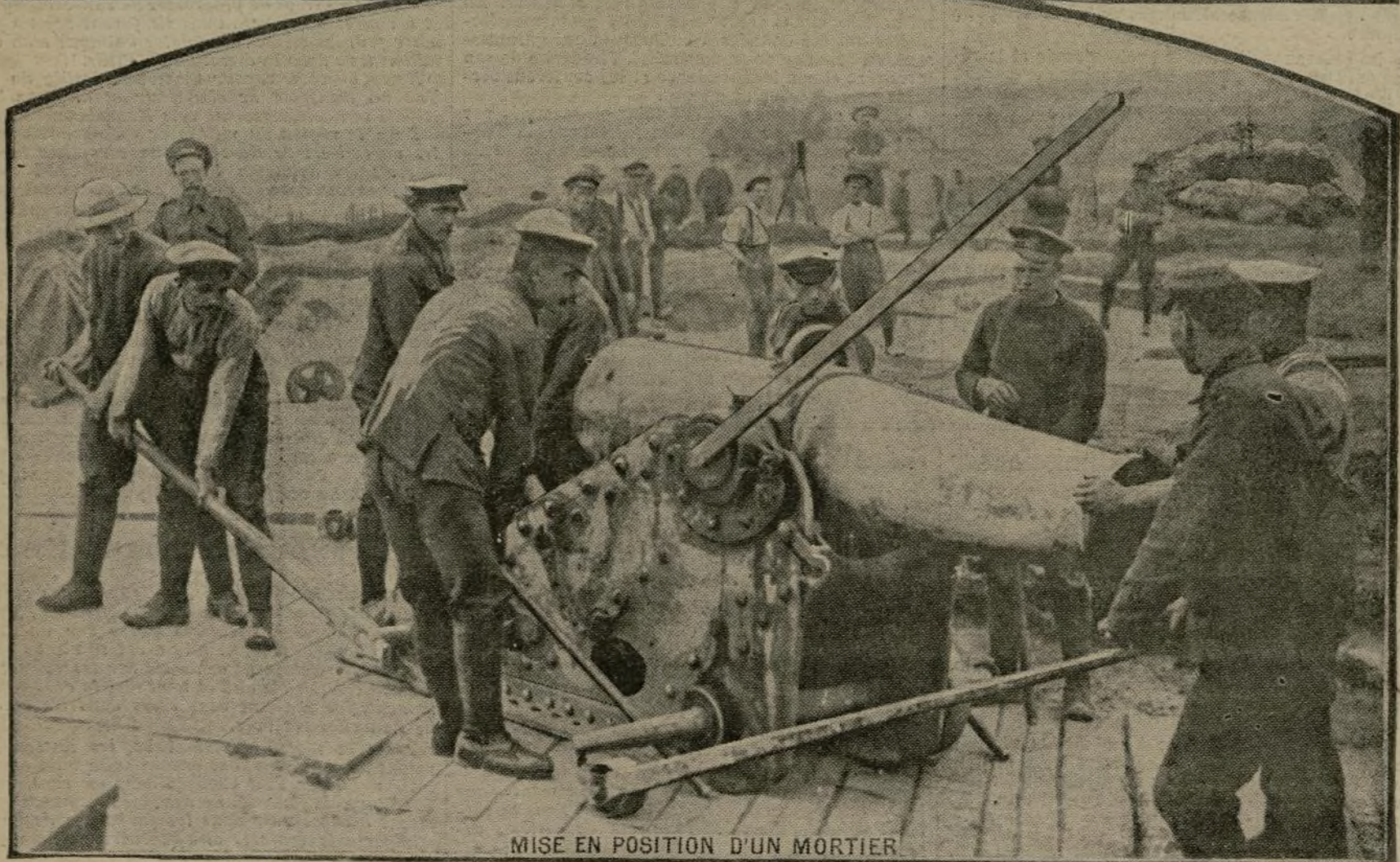
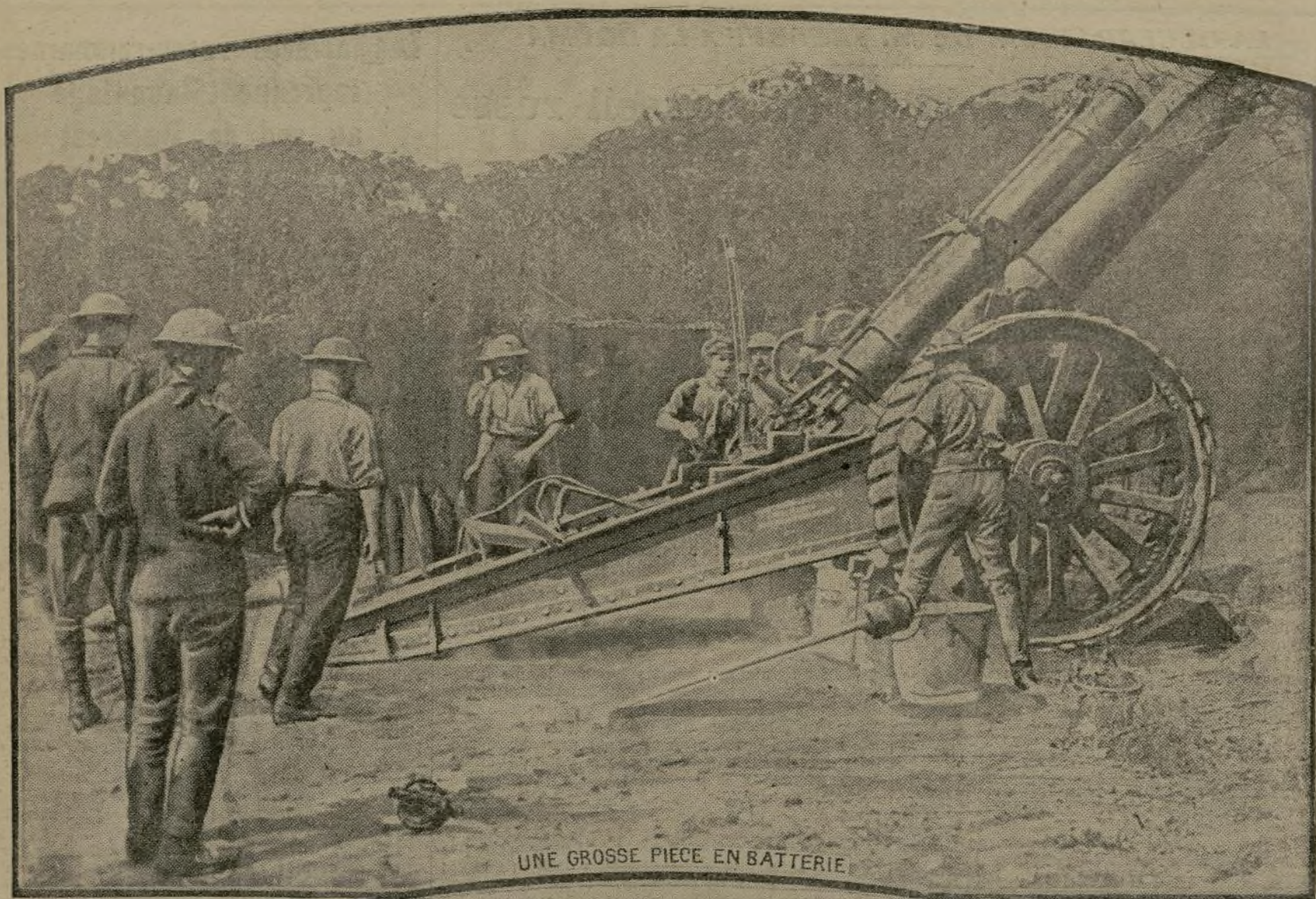
PÉTROGRAD, 2 décembre. — D'après des renseignements complémentaires, l'offensive russe dans les Carpathes boisées opère sur un front de plus de 300 verstes. Elle a été suivie de combats particulièrement acharnés sur les voies conduisant en Hongrie où l'ennemi résiste avec acharnement, introduisant sans cesse dans les actions de nouvelles réserves.

Dans la région de Kirlibaba, les Russes, dévalant des hauteurs, ont envahi cette ville où une lutte sanglante s'est engagée dans les rues, qui a duré toute la journée. Le soir, les Allemands réussirent à concentrer dans les faubourgs de l'ouest d'importants renforts et effectuèrent une vigoureuse contre-attaque.

Le combat reprit avec une exaspération inouïe. Les Allemands qui occupaient les maisons tiraient des fenêtres et des toits; les Russes prenaient d'assaut chaque maison.

La lutte se termina par la victoire des Russes qui firent un millier de prisonniers et capturèrent une dizaine de mitrailleuses.

La puissance de l'artillerie anglaise dans la Somme



Dans la région d'Armentières, nous dit le Communiqué britannique d'hier soir, les Anglais ont exécuté de nombreux et heureux coups de main. De leur côté, les Allemands, surtout depuis quelques jours, multiplient leurs efforts pour organiser et renforcer leurs systèmes de retranchement. Mais nos alliés, inlassablement, battent des feux de leur artillerie ces travaux improvisés pendant les rares accalmies du mauvais temps : avec une persévérance tenace, nuit et jour, ils font parler et agir le canon.

Les blessés serbes des batailles de Macédoine

APRÈS UN PREMIER PANSEMENT DES BLESSÉS SERBES VONT ÊTRE ÉVACUÉS VERS UNE AMBULANCE



CONVALESCENTS SERBES DANS UNE AMBULANCE DES ENVIRONS DE SALONIQUE

La prise de Monastir a imposé aux alliés et aux effectifs serbes luttant sous les ordres du général Sarrail un effort considérable. La récompense de ces braves fut l'entrée dans la capitale de la Serbie du Sud. Nous rapprochons ici deux clichés qui nous parviennent de l'arrière-champ de bataille; on y voit divers blessés serbes, soignés dans les postes de secours où ils furent transportés après avoir pris part aux combats qui préparèrent la chute de la ville.

LES CONTES D'EXCELSIOR

Ses lettres

8 novembre 1916.

Ma chère maman,

Eh bien, dis, quelle chance!... Hein?... Quoi?... Tu ne comprends pas... Voyez quelle étourdie de petite maman! Dans ta hâte, tu as, je parie, déchiré l'enveloppe! Voilà, je ne suis plus brancardier! Vite, vite, regarde ma nouvelle adresse: « Hôpital complémentaire n°... » à B...! Tout ce qu'il y a de plus à l'abri! B..., 80 kilomètres des Boches!... La bonne nouvelle! Allons, embrasse ton Jeannot pour la peine, encore... encore... encore... là, comme quand j'étais tout petit... fort, très, très fort... Es-tu contente au moins?... Approche-toi, ma petite maman, que je lise ta joie dans tes chers yeux... Oh! les vilains, tout mouillés d'émotion! Pauvre chère maman: fini, va, de trembler, finie, l'angoissante attente des lettres: elles arriveront maintenant, fidèles et régulières... s'il plaît à la poste. Mais ne les trouveras-tu pas bien ternes? Mon service à l'hôpital va être épouvantablement monotone et, le dirai-je?... si je ne pensais à toi, je regretterais déjà les premières lignes... Bon! Voilà que tu me grondes! Arrête tout de suite, ou tu ne sauras pas comment je suis ici... Tu souris: c'est bien! Imagine-toi donc qu'on vient d'ouvrir à B... un nouvel hôpital: des murs, des lits, des médicaments, mais d'infirmiers point! Alors, on en a demandé à droite, à gauche, un peu partout... J'ai été pris dans le filet, et voilà! Comme tu vas bien dormir, à présent! Efface-moi bien vite ce grand cerne, là, sous tes yeux, et dépêche-toi, pour ma prochaine perm, de me refaire une jolie, une très jolie maman!

11 novembre.

Ma petite maman chérie,

Pardonne-moi d'être resté muet si longtemps, mais je suis si occupé! Ma salle se remplit et j'ai surtout un petit blessé qui me donne bien du tourment. Pauvre type! Les poumons déchirés en trois endroits par des éclats d'obus... Il ne fait que cracher le sang... Et jeune, tout jeune! C'est triste, hein? Quant à moi, sois tranquille, je prends une mine fleurie qui me dégoûte!

14 novembre.

Deux jours sans t'écrire, c'est mal!... Mais, vois-tu, maman chérie, mon petit blessé ne va pas du tout... Hier, il a eu une grande, une bien grande joie! Le colonel lui a remis la Croix de guerre! Pauvre gosse, comme sa mère sera contente... Allons, bon! Il m'appelle, voilà le sang qui lui emplît la bouche...

15 novembre.

Oh! Ma maman aimée, que tu es bonne et que mon pauvre blessé a été heureux en recevant ton petit carton plein de fleurs! Il les a prises dans ses mains fiévreuses et, l'une après l'autre, les a baisées lentement... Puis il m'a demandé des tas de détails sur toi: alors, pour le contenter, je lui ai montré ta photo, tu sais, la dernière, celle avec tes cheveux légers, en auréole... « Et toi? », vas-tu dire. Moi? Je mange comme quatre, bois comme six et dors comme un loir!

16 novembre.

Décidément, j'ai bien peur pour mon pauvre petit blessé: les hémorragies deviennent terribles, les suffocations atroces... Il me prend tout mon temps, et voilà la raison, ma chère petite maman, pour laquelle je ne t'ai pas écrit depuis samedi. Hier soir, le voyant si mal, je lui ai proposé: « Je vais prévenir ta mère, ne serais-tu pas content de la voir? » Mais lui, tout de suite: « Oh! non, non, ne fais pas cela! Elle aurait trop de chagrin! » Et plus bas: « Elle en aura bien assez tôt... » On a si peur, vois-tu, maman, d'inquiéter ceux qu'on aime... J'ai écrit tout de même, une lettre vague... Mais, oh! maman, maman chérie, dis, est-ce qu'une mère ne sait pas lire entre les lignes?...

17 novembre.

Je ne suis pas en train pour t'écrire aujourd'hui, ma maman aimée: mon petit blessé a eu des crachements de sang toute la nuit; il n'a pas fermé l'œil et moi non plus, naturellement. J'ai dû, à plusieurs reprises, lui insuffler de l'oxygène... Mais je t'attriste, maman chérie, avec toutes ces histoires; excuse-moi. Ce pauvre petit m'intéresse...

P.-S. — L'arrière me réussit! Je commence à ressembler à un gros poulard!

18 novembre.

Maman, maman chérie, maman aimée, non, je ne peux plus... je n'ai plus le courage... je veux te

voir, te revoir, t'embrasser encore une fois... Pardonne... Je t'ai menti... affreusement menti... Le petit blessé, aux poumons perforés... c'est ton Jeannot... ton pauvre petit Jeannot... Dépêche-toi!... Dépêche-toi, viens, viens vite... j'ai peur, j'ai si peur maintenant d'avoir trop attendu... j'étouffe...

Vois-tu, après ma blessure, attrapée le 6, en allant ramasser les copains, je ne croyais pas que ce serait si grave. A quoi bon t'inquiéter? Je te dirais la chose quand je serais guéri... De là, la fable de ma première lettre... Et comme l'envie me prenait, malgré tout, de te parler de moi, j'ai forgé le personnage du petit blessé... Tes fleurs, tes jolies fleurs sont là, sous mon oreiller... Ta photo, ta chère photo, je l'ai ici, sur ma chemise, à côté de ma Croix de guerre... Je te regardais tout le temps: « Pauvre maman, je la préviendrai demain... » Et, au moment de le faire: « Allons, laissons-lui encore vingt-quatre heures de douce tranquillité... » Ah! ce goût de sang, encore!... Maman, ma petite maman... arriveras-tu à temps?... Oh! Cette oppression!... Maman... Maman chérie... Ah! te voilà, dis, te voilà!... Tu as deviné... J'en suis sûr!...

M.-L. Arsandaux.

LA CRISE DU CHARBON

Les blanchisseurs fermeront le 20 décembre si leurs stocks ne sont pas renouvelés

La crise du charbon va-t-elle entraîner une crise de la blanchisserie? A 2 heures, hier après-midi, une réunion corporative générale des blanchisseurs a eu lieu à la mairie du quatrième arrondissement. M. Granger, président de leur syndicat, a exposé de la sorte la situation:

Au mois de mai dernier, M. Sembat avait promis au Syndicat général des blanchisseurs 2.000 tonnes de charbon mensuelles, composées de deux tiers de charbon anglais et d'un tiers de charbon français. Au mois d'octobre, les mines de Bruay, qui devaient fournir 700 tonnes par mois, refusaient la commande, et le charbon anglais n'arrivant plus en raison de la crise des transports, les péniches chargées restant à quai à Rouen, les blanchisseurs sont aujourd'hui sans combustible.

« Si l'Etat ne tient pas ses promesses, a conclu M. Granger, mieux vaut fermer. »

C'est à cette solution que s'est arrêtée l'assemblée, après avoir entendu encore divers autres orateurs. Elle a adopté à l'unanimité un ordre du jour d'après lequel « toutes les blanchisseries devront fermer, le 20 décembre, si satisfaction ne leur est pas accordée ».

Le congrès de la Fédération socialiste de la Seine

Hier matin, la Fédération socialiste de la Seine s'est réunie pour examiner l'ordre du jour du Congrès national qui se tiendra les 23, 24 et 25 décembre courant.

Le groupe le plus important compte parmi ses membres MM. Sembat, ministre des Travaux publics; Albert Thomas, sous-secrétaire d'Etat de l'Artillerie et des Munitions, un certain nombre de députés: MM. Brake, Arthur Groussier, Marcel Cachin, Navarre, Lauche, Arthur Rozier, Dejeante, Brunet, Voilin, Walter, et des conseillers généraux: MM. Reisz, Henri Sellier, Jean Varrenne, Louis Fiancette, etc.

Le second groupe comprend comme députés: MM. Jean Longuet, Mayéras, Laval, Jean Bon, Paul Poncelet, et le troisième est celui de la minorité kienthalienne.

La séance du matin fut consacrée à la vérification des mandats, à la lecture et à l'adoption des rapports du Conseil national — secrétariat, trésorerie, contrôle, délégation au bureau socialiste international, délégation au conseil d'administration de l'Humanité, organe officiel du parti — et du rapport du groupe socialiste au Parlement.

Dans la séance de l'après-midi, l'ordre du jour a appelé, entre autres questions, l'examen de la situation générale: le parti socialiste et la guerre, l'examen de l'action à adopter par les partis socialistes des nations alliées pour: a) orienter la politique de leurs pays respectifs dans un sens qui exclue, durant la guerre et après la guerre, tout esprit de conquête et d'annexion et garantisse au jour de la paix le respect des droits violés des nations par des institutions internationales assurant matériellement le maintien durable de cette paix; b) amener leurs gouvernements à écarter de leurs accords économiques, pendant et après la guerre, tout ce qui représenterait pour le prolétariat international un surcroît d'exploitation et tout ce qui constituerait des germes de conflits à venir entre les nations risquant de faire de ces accords, en soi si désirables, des instruments de guerre prolongée; élection de la C. A. P., de la commission de contrôle et de la délégation au conseil d'administration et de direction de l'Humanité.

Aucun vote n'a été émis au cours de ces deux séances, les votes étant réservés à la prochaine session du Congrès fédéral convoquée pour le 17 courant.

Les "vient de paraître" LE ROMAN

La guerre, un temps, avait tué le roman: il resuscite. Et, d'abord, le roman non guerrier. Rien des « événements » dans l'illusion héroïque de Tito Bassi (Henri de Régnier). Histoire d'un autre âge. Cadre? Vicence. Temps? 1773. Héros? Un humble fils de savetier qui croit pouvoir s'illustrer sur les planches, comiques ou tragiques, est bafoué toujours et n'a même pas l'honneur de mourir en beauté. Petit récit, mais bien joli et écrit avec une rare saveur de touche.

Le Roman civil en 1914, de Mme Lucie Delarue-Mardrus, effleure la guerre dès les premières pages. Et, tout de suite, il s'y jette éperdument. Loin du front, au Havre, des « civils » suivent la marche du drame. Et, aux affaires de la nation, s'entremêle, parmi eux, un autre drame, de passion, avec, pour arrière-plan, l'hôpital des blessés. Troublante tentative pour juxtaposer à une immense épopée le cas particulier d'un amour. Problème difficile à résoudre et, disons-le, qui ne va pas ici sans quelque confusion.

M. Jean des Vignes-Rouges, avec Bourru, soldat de Vauquois, nous offre une fidèle peinture du poilu simple et magnifique, taillé en pleine humanité, surpris dans son attitude de modeste vaillance. Roman? Etude psychologique? Récit de guerre? Ce livre est tout cela: vingt-six récits sculptés sur le vif, où s'enlève en haut-relief Bourru, paysan et soldat. Que nous voilà loin, ici, de l'artificielle littérature de la guerre!

Trente-cinq contes — la plupart ont un lien avec les lignes de combat — composent, de M. Léon Frapié, le recueil: Le capitaine Dupont, sous les rubriques maîtresses: Les âmes tragiques, les ingénus, les cœurs aimants. Une suite aux Contes de la guerre, et, comme on l'a dit « le livre des beaux sentiments ». Il est flatteur, pour l'arrière, que l'écrivain, dans ce champ de glorie, ait pu faire si belle gerbe.

Les Quatorze Histoires de Soldats, de Claude Farrère, équilibreront à souhait, dans sa production, les Dix-sept Histoires de Marins (1914). « Des gens, dit Farrère, en humeur de se faire tuer sans intérêt d'aucune sorte, sans gloire et sans profit ». Des croquis tracés en 1906, 1909, 1911, et bien étonnants parfois, car il y fut prévu bien des choses.

M. de Bertin (c'est Guillaume II, le bourreau), livre hallucinant, fantastique, et dont il faut demander la clé à M. L. Delhuc. Peut-être les amateurs du superétrange goûteront-ils ce casse-tête. Il n'y a pas de nuances: on a du goût pour les rébus ou on n'en a pas.

Retrouvons la clarté chez M. Henri de Forge: ses impressions de front: Ah! la Belle France! sont autant de courtes et alertes notules, de cinématographies aimables, amères, douloureuses, brèves. Treize mois de front ont nourri ces trois cents pages.

Quand on se bat, de M. François de Tesson, procède de même par chapitres distincts où se profilent les « spécialistes de la victoire », les modestes et les ignorés, ceux qui souffrent, cependant, décident du sort d'une affaire: agents de liaison, mitrailleurs, grenadiers, pionniers, sapeurs, gars du crapouillot. Juste hommage décerné à ces artisans du succès, et dans une langue aussi colorée qu'émue.

Nous avons conservé, pour ponctuer cette chronique, le bien tendre et bien bel opuscule de M. Ernest Gaubert: Voir de femmes. Cette œuvre même enclôt un riche trésor de sensibilité profonde, et elle suffirait à prouver que les œuvres les plus dignes, les plus fortes ne sont généralement pas celles qui, au poids du papier, sont les plus lourdes dans le creux de la main.

Le Coupe-Papier.

LE SANG
est la
SOURCE de la VIE
Les
Pilules Pink
sont une
SOURCE DE SANG

OBSÈS
LIN-TARIN
CONSTIPATION

SITUATIONS Brochure envoyée franco.
PIGIER, Boulevard Poissonnière, 19

LA VIE SPORTIVE

Petite gazette de la Comédie

Rentrée de M^{lle} Leconte

La matinée d'hier dimanche a sincèrement réjoui le public de la Maison de Molière. Mlle Marie Leconte, éloignée de la scène depuis plus de deux mois par la maladie, reprenait sa place auprès de ses camarades. Elle faisait sa « rentrée » dans *Primerose*, représentée entre *La Paix chez soi* et *Le Stradivarius*.

Après la pièce de M. Courteline, interprétée avec esprit, sincérité et fantaisie par Le Roy et Mlle Dussanne, le rideau se lève sur l'œuvre de M. A. de Cailhaval et de M. R. de Fiers. La salle est comble; je précise le chiffre de la recette : 8.329 fr. 90 centimes! Un changement dans le décor : on renonce à la grande salle où se jouait le premier acte, pour nous le présenter dans un salon plus intime... et plus facile à « mettre en place ». Dès que Mlle Leconte paraît, elle est saluée par des braves, mais c'est à la fin de l'acte que va se produire une des plus gracieuses manifestations qu'il m'ait été donné de voir à la Comédie-Française. Cette fois, les spectateurs ont vraiment trouvé le « ton de la Maison ».

Au premier rappel, une nuée de tout petits bouquets de roses et de violettes, jetés des loges et galeries, s'abat aux pieds de Mlle Leconte.

Elle s'efforce de les ramasser, aidée par Mme Pierson et par Bernard. Le rideau descend pour remonter de nouveau à la requête du public. Alors, nouvelle avalanche de bouquets; cette fois, il y en a tant qu'il ne faut point songer à les recueillir, et c'est sur un épais tapis de fleurs, dont la scène est jonchée dans toute sa largeur, que Mlle Leconte reparait, ramenée par Grand. Obéissant à une heureuse inspiration, Grand baise galamment la main de sa camarade, et ce joli geste traduit si complètement la pensée de tous que les acclamations redoublent de toutes parts.

Cet accueil si sympathiquement chaleureux était bien dû à l'exquise comédienne qui interprète une telle



(Phot. Henri Manuel)

M^{lle} MARIE LECONTE

variété de rôles avec un esprit, une maîtrise, une sensibilité, une fraîcheur incomparables, avec un naturel parfait, et cette saine gaieté qui réconforte et ragail-lardit les spectateurs, et aussi à l'artiste de si belle probité professionnelle, toujours soumise au devoir, ayant le respect de la Maison et du public dont elle a conquis l'affection et l'estime autant que l'admiration.

Primerose obtient son succès accoutumé. L'interprétation est d'ailleurs remarquable avec Grand, Bernard, Croné, Numa, René Rocher, Mmes Pierson, Bovy, S. Devoyod, etc. Ravel reprend son rôle du docteur Fortin — suite des mesures que je louais hier — Lehmann joue pour la première fois, avec aisance, le jeune Hubert de Plélan.

Le soir, *Le Chaudelier*, suivi du *Baiser*, avec Mlle Colonna Romano pour la première fois, dans la fée Urgèle. Je vous en parlerai demain.

Emile Mas.

COURS ET CONFÉRENCES

Université des « Annales », 51, rue Saint-Georges, Paris. — Aujourd'hui lundi, 4 décembre, à 2 h. 30, France d'Asie, les Merveilles de l'Indochine, conférence par M. Albert Sarraut, gouverneur de l'Indochine.

À l'École des hautes études sociales, aujourd'hui, à 3 heures, M. René Worms : Histoire de la sociologie. Le discours sur l'esprit positif, d'Auguste Comte.

Les cours publics et gratuits de la société « Peinture et décoration du bâtiment » rouvriront le 11 décembre (6, rue du Chevalier-de-la-Barre), de 4 h. 30 à 6 h. 19.

LE "TIP" remplace le Beurre

aussi bien pour la table que dans la cuisine.

Il n'est vendu qu'en pains de 500 et 250 grammes

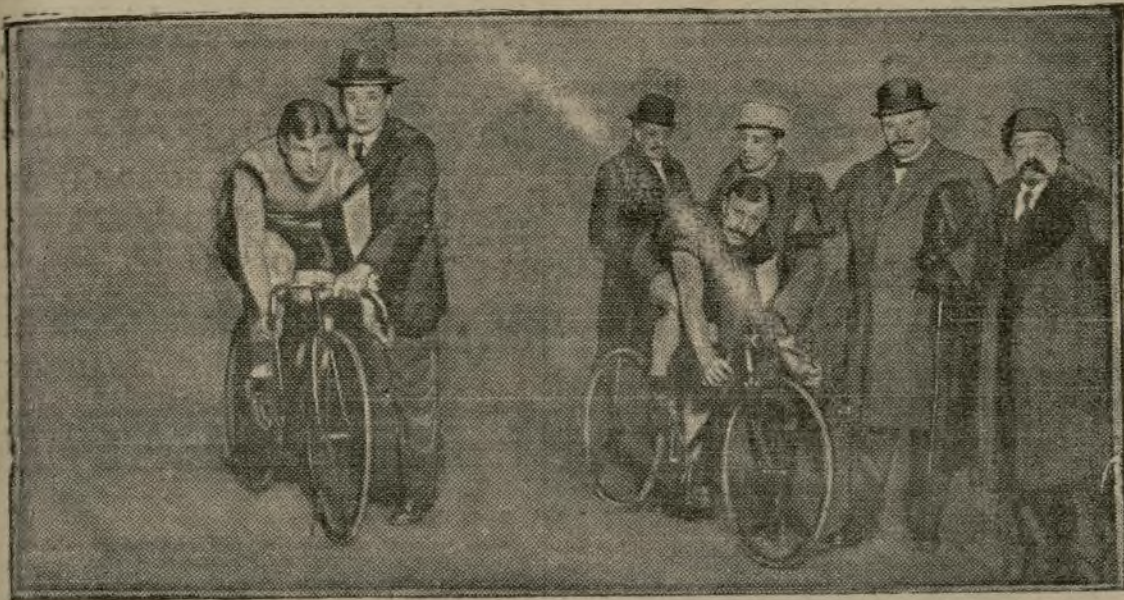
1 fr. 55 le 1/2 kilo chez tous les M^{rs} de Comestibles.

Exiger sur l'enveloppe la marque déposée « TIP »

Expéditions Province franco postal domicile

contre mandat : 2 kg. : 7 fr. 05; 4 kg. : 13 fr. 45.

Auguste PELLERIN, 82, rue Rambuteau, Paris.



Le départ du match Ellegaard-Meurger. — A gauche, MEURGER; à droite, ELLEGAARD.

CYCLISME

Au Vélodrome d'Hiver. — Deux courses se détachaient du programme de la réunion organisée, hier après-midi, au Palais des Sports; le match Ellegaard-Meurger et le Grand Prix de Grenelle.

Le match Ellegaard-Meurger se disputait sur 1.000 mètres, en deux manches; il mettait en présence du champion danois, six fois champion du monde, le seul homme qui ait réussi à le battre depuis la reprise des réunions cyclistes.

Les deux adversaires se sont montrés de force sensiblement égale, et si Ellegaard a finalement remporté la victoire, Meurger s'est taillé un joli succès; il n'a pas fallu moins de quatre manches pour que le champion du monde puisse avoir raison de l'enfant d'Amiens, la première étant gagnée par Ellegaard, la seconde par Meurger, la troisième se terminant par un dead-heat et la quatrième donnant enfin la victoire à Ellegaard.

Le Grand Prix de Grenelle mettait aux prises, sur 20 et 30 kilomètres, trois spécialistes des courses dernières motocyclistes : Parent, qui n'avait pas couru depuis le début des hostilités; Bruni et Contenet.

La première manche a été gagnée par Parent, devant Bruni, et les 30 kilomètres par Contenet devant Bruni. C'est ce dernier qui, dans le classement général, s'est adjugé la première place.

Résultats techniques :

Petit Prix de Grenelle (Scratch : 1.000 mètres). — Première série. — 1. Beyl, 2. Eyraud, à 3 longueurs, 3. Renaud. Temps : 1 m. 32 s. 3/5; 200 m., 17 s.

Deuxième série. — 1. Masson, 2. Cochery, à 5 longueurs, 3. Larive. Temps : 1 m. 27 s.; 250 m., 18 s. 2/5.

Troisième série. — 1. Johay, 2. Besson, à 1 longueur, 3. Verkeyn. Temps : 1 h. 38 s.; 250 m., 18 s. 1/5.

Quatrième série. — 1. Siméonie, 2. Favier, 3. Bardin. Temps : 1 m. 30 s. 4/5; 250 m., 18 s.

Cinquième série. — 1. Perrine, 2. Couder, 3. Vandenbruggen. Temps : 1 m. 24 s. 1/5; 250 m., 18 s. 1/5.

Sixième série. — 1. Grassin, 2. Renaud, 3. Sauvaget. Temps : 1 m. 21 s. 4/5; 250 m., 18 s. 2/5.

Septième série. — 1. Carapezzi, 2. Fortier, 3. Henin. Temps : 1 m. 25 s. 3/5; 250 m., 18 s. 1/5.

Huitième série. — 1. Polledri, 2. De Craye, 3. Raynal. Temps : 1 m. 25 s. 4/5; 250 m., 17 s. 2/5.

Première demi-finale. — 1. Beyl, 2. Siméonie, 3. Carapezzi, 4. Grassin. Temps : 1 m. 47 s. 2/5; 250 m., 17 s. 2/5.

Deuxième demi-finale. — 1. Masson, 2. Johay, 3. Perrine, 4. Polledri. Temps : 1 m. 45 s. 3/5; 250 m., 17 s.

FINALE. — 1. Beyl, 2. Masson, à une longueur, 3. Johay, à une longueur et demie, 4. Siméonie. Temps : 1 m. 51 s.; 250 m. 16 s. 1/5.

Course par éliminatoires. — 1. Beyl (20 tours, 5 kilomètres en 7 m. 17 s.; 2. Siméonie, 3. Vandenbruggen, 4. Favier, 5. Eyraud, 6. Verkeyn, 7. Bardin, 8. Raynal.

Prix des Abonnés (primés 2 kil. 500). — Les primes sont gagnées par Grassin, Carapezzi, Vandenbruggen. Prime finale : 1. Vandenbruggen, 2. Johay, 3. Grassin, 4. Masson, 5. Derenne. Temps : 3 m. 25 s. 3/5; dernier tour 20 s. 1/5.

Match Ellegaard-Meurger (sur 1 kilomètre). — Première manche. — 1. Ellegaard, 2. Meurger, à une roue. Temps : 4 m. 5 s. 2/5; dernier tour, 16 s. 1/5.

Deuxième manche. — 1. Meurger, 2. Ellegaard, à un quart de roue. Temps : 2 m. 43 s. 2/5; dernier tour, 16 s. 1/5.

Belle. — 1. Ellegaard et Meurger, dead heat. Temps : 4 m. 32 s. 2/5; dernier tour, 16 s. 3/5.

Belle supplémentaire. — 1. Ellegaard, 2. Meurger, à une demi-longueur. Temps : 3 m. 26 s. 3/5; dernier tour, 16 s. 3/5.

Grand Prix de Grenelle (50 kilomètres derrière motocyclistes, en deux manches. — Première manche (20 kilomètres). — 1. Parent, en 16 m. 51 s. 2/5; 2. Bruni, à 150 mètres, 3. Contenet, à 350 mètres.

Parent est le premier en action et augmente petit à petit son avance; il rejoint Contenet, le passe, malgré une belle défense de ce dernier, et termine sans histoire.

Deuxième manche (30 kilomètres). — 1. Contenet, en 25 m. 25 s. 1/5; 2. Bruni, à 125 mètres; 3. Parent, à 800 mètres.

C'est Bruni qui, cette fois, galope en tête, mais bientôt Contenet l'attaque et le passe; les trois hommes marchent maintenant à une allure sensiblement égale; à mi-course Contenet rejoint enfin Parent, le passe, mais

ne peut en faire autant avec Bruni; il double Parent pour la seconde fois et passe premier la ligne d'arrivée.

Classement général. — 1. Bruni, 49 kil. 725; 2. Contenet, 49 kil. 650; 3. Parent, 49 kil. 200.

FOOTBALL ASSOCIATION

La Coupe Nationale (U.S.F.S.A.). — Première série. — Equipes premières. — A.S. Française bat C.A. du XIV^e par 1 but à zéro; C.A.S. Générale bat Stade Français par 3 buts à zéro; Raincy Sports bat Gallia Club par 2 buts à 1; Racing Club de France bat Paris Université Club par 9 buts à 1; Union Sportive Amicale bat Standard Athlétique Club.

Deuxième série. — Equipes premières. — Légion Saint-Michel et S.A. de Pantin font match nul (1 but à 1); Sporting Club de Cholsy-le-Roi bat U.S. de Gagny (3 buts à 1).

Le Challenge de la Renommée (L.F.A.). — U.S. Suisse bat C.A. Boulonnais par 5 buts à 3; Red Star bat C.A. Vitry par 2 buts à 1; Club Français bat J. A. Saint-Ouen par 9 buts à 1; Olympique bat U.S. de Saint-Denis par 9 buts à 5; U.A. Montmartre bat C.A. Vitry (B) par forfait; Paris Star bat E.S. Saint-Maur (B) par 7 buts à 1; C.A.XVII^e bat Sporting Club Français par 2 buts à 1.

Le Challenge de la F.G.S.P.F. — Gauloise de Pantin bat C.S. des Épinettes par 2 buts à 1; Étoile des Deux-Lacs bat Union Sportive d'Auteuil par 6 buts à 2; Patronage Ollier (A) bat Union Sportive de Passy par 7 buts à zéro; Union Athlétique du Chantier bat Patronage Ollier (B) par 6 buts à 1; Margarita Club du Vésinet bat U. A. Patronage Argenteuil par 3 buts à zéro; Enghien Sports bat Ile-Adam Sports par 12 buts à 1.

FOOTBALL RUGBY

Le match Stade-Racing. — Au Parc des Princes se sont rencontrés le Stade Français et le Racing Club de France.

Le match comptait pour la Coupe nationale; les deux clubs rivaux étaient donc représentés par leurs meilleurs hommes; mais le Racing n'a pu mettre en échec les équipes du Stade qui, par 8 points à zéro, ont assuré la victoire de leur club.

CROSS-COUNTRY

La Coupe Fédérale (F.C.A.F.). — La deuxième épreuve de cross-country comptant pour la Coupe Fédérale, organisée par la Fédération Cycliste et Athlétique Française, s'est disputée sur 8 kilomètres, dans les bois de Clamart. Résultats :

1. Derbet (U.S. Voltaire), 2. Roux (S.A.P.), 3. Longchal (C.O.P.), 4. Hulinot (U.S.G.), 5. Bouleau (C.O.P.), 6. Delatte (U.S.V.), 7. Gazonneau (S.A.P.), 8. Touré (C.O.P.), 9. Max Hérard (S.A.P.), 10. Koepkens, etc.

Dans le classement par équipes, l'United Sport Voltaire vient en tête avec 50 points, devant le Stade Athlétique de Paris, 62 points.

NATATION

Club des Nageurs de Paris. — Hier matin, à la piscine Ledru-Rollin, très intéressante réunion d'entraînement. Résultats :

Débutants, 50 mètres, nage libre : 1. Rahette, 2. Dennebourg, etc. — Match Biewesch, champion de France, contre Deboise, recordman de nage sur le dos : 1^{re} manche, brasse et dos : 1. Deboise, 2. Biewesch, à une longueur; 2^e manche, 72-over arm side stroke strudgeon :

1. Biewesch, 2. Deboise, à une main; belle, 36 mètres crawl : 1. Biewesch, 2. Deboise, à une longueur. Belle épreuve, très disputée. — Course défi, Jean Marcovici contre Henri Marco, 36 mètres nage libre : 1. Henri Marco, 29 sec.; 2. Jean Marco, à une main. — Course américaine par quatre relais de 40 yards : 1. équipe Biewesch, Bastiens, Perreau, Rochette; 2. équipe Deboise, J. Marcovici, Lamarre, Dennebourg, une longueur. — Match poursuite, 150 yards, Biewesch contre trois nageurs se relayant aux 50 yards : 1. équipe Bastiens, Perreau, Beaudot; 2. Biewesch, à une longueur.

AVIATION

À l'Aéro Club. — Le 7 décembre, à 7 h. 1/2, 274, boulevard Saint-Germain, remise de la médaille d'or de l'Aéro Club : au sous-lieutenant Heurtault, au commandant Happe, au capitaine de Beauchamp, au lieutenant Daucourt, aux capitaines de Miribel, Ménard, Verdu-raud, au sous-lieutenant Plantier.

THÉÂTRES

A l'Opéra. — Jeudi 7 décembre : *Patrie*, opéra en 4 actes et 5 tableaux, de M. E. Paladilhe (Mmes Bréval, Campredon; MM. Franz, Delmas, Gresse; Mme Jeanne Dumas et M. Aveline. — Samedi 9 décembre : *Faust* (Mmes Yvonne Gall, Courbières; MM. Laffitte, Gresse, Couzinou; Mlle Aida Bopi.

Au Châtelet. — On annonce les cinq dernières représentations des *Exploits d'une petite Française*. Cette pièce quittera l'affiche dimanche prochain, après la matinée, et le Châtelet donnera le jeudi 14 décembre, en matinée, la répétition générale de *Bob, roi des chiens policiers*, pièce à grand spectacle en 4 actes et 26 tableaux.

A l'Olympia. — Aujourd'hui, en matinée (fauteuils 1 franc) et en soirée (1, 2 et 3 francs), le plus beau spectacle de music-hall : 20 vedettes et attractions.

LUNDI 4 DECEMBRE

Comédie-Française. — A 8 h. 30, *Le Marguist de Priola*. Odéon. — A 8 heures, *le Cid*, le Médecin malgré lui. Antoine. — A 8 h. 30, *Une amie d'Amérique*. Athénée. — A 8 h. 30, *L'âne de Buridan*. Bouffes-Parisiens. — A 8 h. 35, *Faisons un rêve*. Capucines (Gut. 56-40). — A 8 h. 30, *Tambour battant*, revue ; *le Plumeau* ; *Pant pant* ; *pant au rideau* ! Châtelet. — A 8 heures, mercredi, samedi, dimanche, Jeudi et dimanche matinée : *les Exploits d'une petite Française*. Théâtre Edouard-VII. — A 8 h. 45, *Ali Rigat*. Gymnase. — A 8 h. 30, *la Charrette anglaise*. Nouvel-Ambigu. — A 8 h. 50, *la Roussotte*. Th. Michel. — A 8 h. 45, *l'ogor ou les Loists du harem*. Palais-Royal. — A 8 h. 30, *Madame et son filleul*. Porte Saint-Martin. — A 8 h. 30, *l'Amazone*. Apollo. — A 8 h. 15, *les Maris de Gnette*. Th. des Arts. — Tous les soirs, à 8 h. 30, *la Frontière*. Grand-Guignol. — A 8 h. 30, *le Laboratoire des hallucinations*. Th. Réjane. — A 8 heures, *le Père prodigue*. Renaissance. — A 8 h. 15, *le Chopin*. Trianon-Lyrique. — A 8 heures, *la Mascotte*. Scala. — A 8 heures, *la Dame de chez Maxim*. Variétés. — A 8 h. 15, *Moune* (Max Dearly, Jane Renouardt).

MUSIC-HALLS, ATTRACTIONS, CINEMAS

Ba-Ta-Glan. — A 8 h. 30, *Ca murmure* ! — Roquette 30-12 Olympia (Gut. 44-68). — A 2 h. 30 et 8 h. 30. Vingt vedettes et attractions.

Gaumont-Palace. — A 8 heures : *l'Aiglon*, *si vous ne m'aimez pas*. — Location : 4, rue Forest, de 11 à 17 heures. Tél. Marc. 16-73. A 2 heures, mat. popul. avec *l'Aiglon*. — Prix réduits : 0 fr. 30 à 1 franc.

Omnia-Pathé. — *L'Enfant prodigue*, *le Masque aux cents blanches*, 4^e épisode ; *la Perte de Rigadin*. Les actualités militaires au Vardar et à Verdun.

LA MUSIQUE

Programme éclectique que celui des concerts Colonne-Lamoureux ! Au début, l'ouverture de *Pénélope*, toute tramée en lin gris, où le dessin de l'attente s'éternise, où l'espoir est déchiré chaque soir pour être recommencé le lendemain. Puis, avec *Musiques de plein air*, de M. Florent Schmit, des harmonies évocatrices, sereinement rythmées et d'une inspiration distinguée. Voici une jeune cantatrice qui se révèle une de nos meilleures : Mlle J. Francesca : voix d'une beauté rare, puissante et veloutée, avec la science du relief émotif ; parfaite dans *l'Enfant prodigue*, de Debussy et un peu desservie par la *Chanson du Saule*, de Verdi, sentimentale à l'ancienne mode.

Après le *Concerto en la majeur* de Mozart, où Mme Rose Depecker-Gentil affirma sa maîtrise de pianiste, l'Ecole italienne fut à l'honneur avec la première audition de la *Symphonie du Silence et de la Mort* de Fr. Malipiero.

Pour finir, l'ouverture de *Guillaume Tell*, de Rossini, malgré tout le polissage de M. Chevillard, chef-d'œuvre bien décoloré. — JULES BERNEX.

LES MATINÉES NATIONALES de la Sorbonne

La Matinée Nationale qui a eu lieu hier dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne a été particulièrement brillante.

Dans une allocution spirituelle et étincelante, M. Abel Hermant, après avoir rendu un vibrant hommage à la France qui se bat, a montré que les civils ne sont pas sans mérites, eux qui ont compris « avec une intelligence toute française la nature, l'utilité, l'ampleur des diverses besognes civiles de la guerre. »

Ils se sont mis à ces besognes sans perdre une minute, avec une promptitude et une discipline enjouées, aussi toutes françaises. Ils ont su même organiser ces besognes, bien que l'on prétende que cette faculté nous manque.

Aussi, quand, il y a quinze jours, nos ennemis ont annoncé à grand fracas qu'ils organisaient les travaux forcés des civils — y compris les déportés de Belgique et de France — en termes officiels, qu'ils instituaient le « service auxiliaire obligatoire », d'abord nous avons traduit arbitrairement cette expression par « levée en masse », comme s'il était aucune location allemande à quoi l'on pût trouver un équivalent dans le vocabulaire de la Révolution française. Ensuite, nous avons dit deux ou trois choses oiseuses et que nous aurions mieux fait de garder pour nous, par exemple que l'Allemagne « était aux abois ». Puis, on s'est avisé qu'il convenait de répondre à leur institution du service auxiliaire obligatoire par une mesure pareille, qu'il fallait faire la même chose qu'eux, comme si jamais nous pouvions faire la même chose que les Allemands, et surtout de la même manière ! Autrement, peut-être. Et l'on a été mieux inspiré quand on a ressuscité le décret de la Convention nationale qui ordonne que « tous les Français se considèrent en état de réquisition, tant que l'ennemi occupe une parcelle de la France ». A la bonne heure ! Voilà parler français ; mais il n'y a que nous qui ayons le droit de parler français.

M. Abel Hermant estime que les civils ont pris une petite part de périls qui ne semblaient pas faits pour eux : Votre cœur a fait ses preuves, et nul, après vous avoir vus à l'œuvre pendant vingt-huit mois, ne peut douter que vous ne remplissiez votre devoir de bons civils, tous vos devoirs, même les plus faciles et les plus médiocres. Mais vous avez encore un devoir essentiel dont je n'ai pas parlé : il est moins palpable, moins aisé à définir. Vous avez une responsabilité moins évidente, plus lourde que toutes les autres : vous êtes responsables de l'opinion.

La partie artistique du programme a été relevée par la participation de l'orchestre des balalaïkas de la 3^e brigade et du sous-lieutenant Zotof, de l'armée russe, indépendamment de l'orchestre de la Société du Conservatoire, dirigé par M. Henri Rabaud. Mme Weber, de la Comédie-Française, Mme Vallin-Pardo, de l'Opéra-Comique et M. Gémier, ont été également applaudis.

La partie artistique du programme a été relevée par la participation de l'orchestre des balalaïkas de la 3^e brigade et du sous-lieutenant Zotof, de l'armée russe, indépendamment de l'orchestre de la Société du Conservatoire, dirigé par M. Henri Rabaud. Mme Weber, de la Comédie-Française, Mme Vallin-Pardo, de l'Opéra-Comique et M. Gémier, ont été également applaudis.

La partie artistique du programme a été relevée par la participation de l'orchestre des balalaïkas de la 3^e brigade et du sous-lieutenant Zotof, de l'armée russe, indépendamment de l'orchestre de la Société du Conservatoire, dirigé par M. Henri Rabaud. Mme Weber, de la Comédie-Française, Mme Vallin-Pardo, de l'Opéra-Comique et M. Gémier, ont été également applaudis.

Et, riant tout à coup :

— Schomback, mon ami, quel crime avez-vous commis pour encourir, à peine paru, un arrêté aussi formel ?... un arrêté que l'on pourrait appeler... si je possède mon français : un arrêté d'expulsion ?

Schomback répondit :

— Votre Altesse ignore-t-elle la part industrielle que la Société américaine dont j'étais le fondé de pouvoirs a dans les Ardennes et dans le bassin de Briey ?

— Parbleu ! non, mon cher, je ne l'ignore pas ! C'était à la France à surveiller son industrie ; la patrie allemande vous doit aujourd'hui, baron de Schomback, d'utiliser du jour au lendemain, à son profit, les mines et les usines de cette Société... américaine. C'est un titre de plus à sa reconnaissance... Je vous ferai décerner la croix de fer.

Ghislaine n'attendait pas cette dernière phrase pour faire volte-face.

Elle atteignait la porte donnant sur le couloir intérieur, lorsqu'une voix, cette fois autoritaire, l'arrêta.

— Je suis le kronprinz d'Allemagne !

La jeune fille se retourna, le dos à la porte, les bras le long du corps, la tête plus haute qu'elle ne l'avait encore portée :

— Et moi, je suis Française !

— Les Ardennes sont allemandes... Non !

— Comme l'Alsace-Lorraine... Non !

— Comme la Champagne le sera demain... Non !

— Nous arriverons à Paris... Jamais !

— Dans quinze jours, dans un mois, si nous n'y arrivons pas avant... Jamais !

— Et l'Allemagne dictera la paix qu'elle veut dicter !

BLOC-NOTES

LA JOURNÉE

Fête à souhaiter : aujourd'hui lundi, Sainte Barbe ; détails, Saint-Sabas.

— A 2 heures : Vente de la Société de Charité maternelle au profit des enfants de mobilisés (15, place Vendôme) ; vente de charité au bénéfice des prisonniers russes (3, rue de la Paix) ; vente d'objets anciens aux enchères au profit des soldats tuberculeux de la guerre (8, rue de Séze).

CORPS DIPLOMATIQUE

— S. S. le pape Benoît XV a reçu en audience solennelle le nouveau ministre de la Grande-Bretagne auprès du Saint-Siège, le comte de Salis-Soglio, qui lui a présenté ses lettres de créance. Le nouveau ministre d'Angleterre a rendu ensuite visite au cardinal Gasparri.

— A la légation de France à Lisbonne a eu lieu un banquet en l'honneur de l'ambassadeur de France à Madrid, M. Goyfray. Le ministre d'Espagne au Portugal, M. Lopez Munoz, y assistait également.

BIENFAISANCE

— De Copenhague on annonce que l'exposition des affiches de guerre françaises, organisée par Mme Tscherning au profit de l'ambulance danoise de Paris, a été un très grand succès et a rapporté une somme considérable qui sera versée aux blessés et aux invalides soignés à l'ambulance de la rue Léon-Boilly, à Passy.

DEUILS

Morts pour la France :

RENÉ GAUBERT, capitaine au 106^e d'infanterie. — ANDRÉ RUFIN, médecin aide-major au 3^e chasseurs à pied. — EDOUARD PIERRE LACOMBE, sous-lieutenant au 107^e d'infanterie. — JEAN PÉPIN, sergent au 305^e d'infanterie. — Le R. P. LOUIS CHAIX, de la C. de J., aumônier brancardier au 13^e chasseurs alpins.

Nous apprenons la mort : De Mme Albert Lenoir, décédée à Fontainebleau, à quatre-vingt-cinq ans, veuve de l'architecte, membre de l'Institut, mère du statuaire, inspecteur général des beaux-arts ;

De M. Campioni, greffier du Sénat de Belgique, ancien officier de l'armée belge, décédé à Sainte-Adresse ;

De M. Francesco-Paolo Tosti, compositeur de musique, décédé à Rome, âgé de quatre-vingt-neuf ans, auteur d'un grand nombre de mélodies ;

De Mme Henri Lamba, née Madeleine Sturel.

Une manifestation patriotique à la mairie du IV^e

A la demande du gouvernement, la mairie du quatrième arrondissement a inauguré, hier matin, la distribution des diplômes d'honneur aux familles des militaires morts pour la patrie.

Le maire du quatrième, M. Georges Callé, avait pris place, dans la grande salle des fêtes, à côté de MM. Michel d'Ennery, Mougins, Paul Dubure, adjoints, et des représentants des œuvres de l'arrondissement. Le gouverneur militaire de Paris était représenté par le commandant François, et le ministre de la Guerre par le colonel Langlois.

Après un discours simple et ému du maire, une centaine de diplômes ont été remis.

Une matinée en l'honneur de la Roumanie

Une matinée, organisée par « l'Aide morale », en l'honneur de la Roumanie, a eu lieu, hier après-midi, à la mairie du treizième arrondissement.

M. Auguste Dorchain a fait une conférence très appréciée, et Mmes Gauley-Texier, Charles, Bos, Valpreux, Lucie Brille, Madeleine Lagarde, Madeleine Bonnard et M. Armand Gauley ont été très applaudis en interprétant des poésies, des chansons et des danses populaires roumaines.

— L'Allemagne subira la paix que lui dicteront les honnêtes gens !

— Mademoiselle de Saint-Priest !

— Eh bien ?

Elle marchait, blanche comme tout à l'heure, mais les yeux illuminés, les bras détachés du corps, légèrement étendus, un rire aux lèvres :

— Faites fusiller la petite-fille du général de Saint-Priest !

Puis, en un geste circulaire, évoquant la vision des ruines, dont quelques-unes fumaient encore sur tous les points de l'horizon :

— Le crime sera moindre que ceux que vous avez déjà assumés... dont vous répondez devant la conscience humaine, dont vous répondez devant l'histoire !

Frédéric-Guillaume avait blêmi. Mais la contorsion de sa bouche se changea en un sourire. Il prononça, d'abord avec un effort de volonté, puis naturellement convaincu :

— Mon père m'avait prévenu que je me trouverais devant une femme... Vos armoiries portent, je crois, *Lionceaux sur champ d'azur* ?... Vous êtes la lionne qu'on ne dompte point... Je vous trouve très belle ainsi.

Elle se retourna vers la porte.

— Nous ne fusillerons point la petite-fille du général de Saint-Priest... mais nous pouvons l'envoyer en Allemagne, la séparer de sa grand-mère.

Ghislaine, qui atteignait de nouveau la sortie, s'arrêta, se retourna pour la seconde fois :

— Vous m'enverrez en Allemagne... Ma grand-mère trouvera la force de vivre... Si elle meurt, ce sera comme moi, pour la France !

Son cœur bondissait à tel point qu'il semblait lui monter jusqu'à la gorge.

Mais son visage gardait sa même expression, les yeux peut-être plus beaux encore, plus larges, plus étincelants.

— *Lionceaux sur champ d'azur*, murmura le

FEUILLETON D' « EXCELSIOR » DU 4 DÉCEMBRE 1916

37

Pour le roi de Prusse !

ROMAN VECU

PAR

Georges MALDAGUE

TROISIÈME PARTIE

CHAPITRE PREMIER

— Parfaitement, j'ai bien dit cela, affirma l'impérial interlocuteur ; j'ai même fait droit de suite à une demande, que j'ai trouvée d'ailleurs absolument juste, d'empêcher dans ce domaine la création d'une ambulance allemande.

— Cette première faveur sera-t-elle un obstacle à une seconde ?

— Au contraire... Plus je vous ferai plaisir et plus j'en aurai moi-même.

— Alors, que le capitaine Georg Alken Schomback ne s'installe ni aujourd'hui, ni demain, ni jamais, au château des Trois-Etangs !

— Ni aujourd'hui, ni demain, ni jamais ! répéta le kronprinz, dont la surprise n'était pas feinte.

Il regardait l'officier qui, d'abord, aussi très pâle sous son casque, et à qui le sang monta au visage, sans que pourtant un muscle de sa face bougeât, gardait la position du soldat devant son chef.

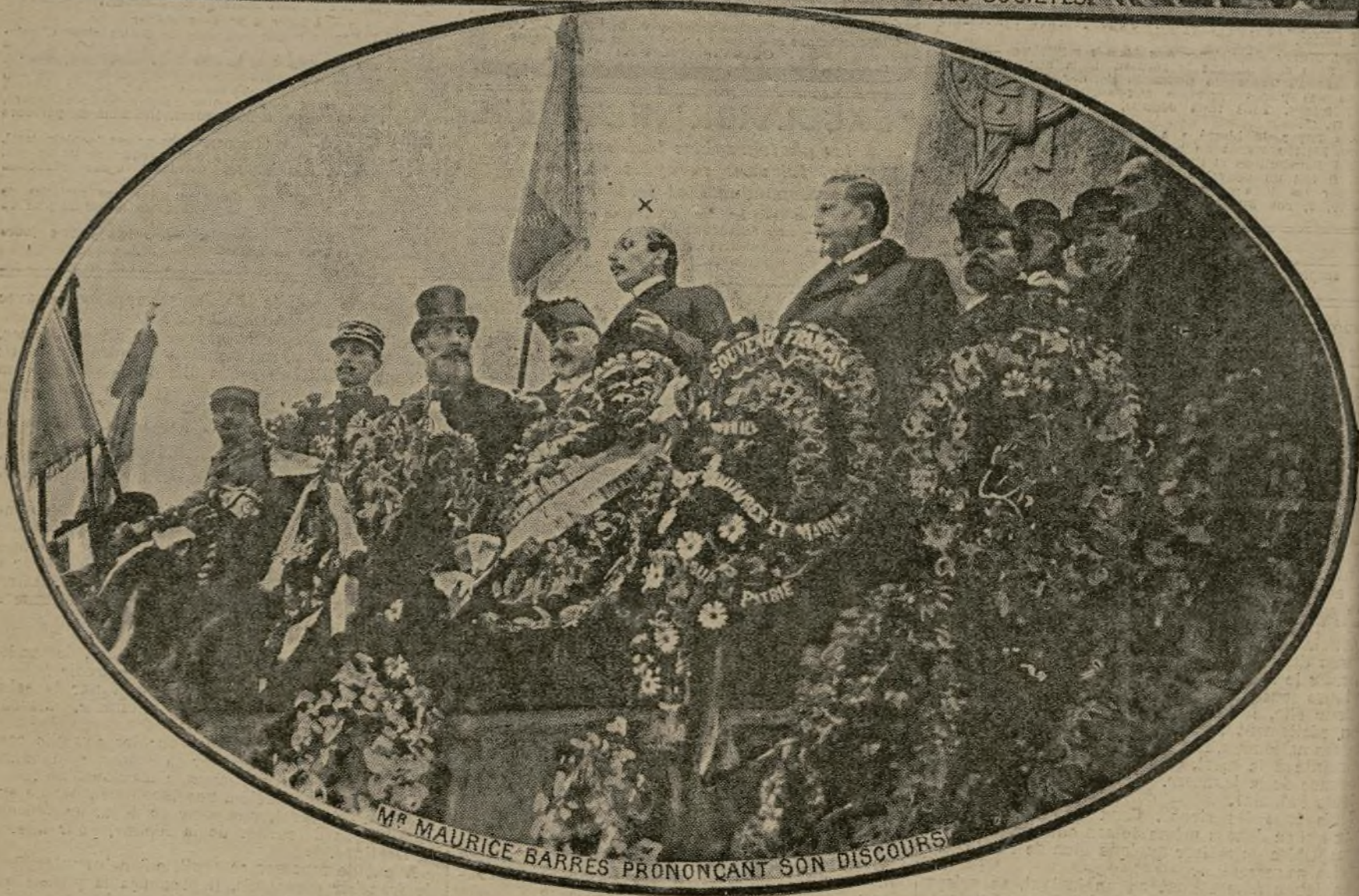
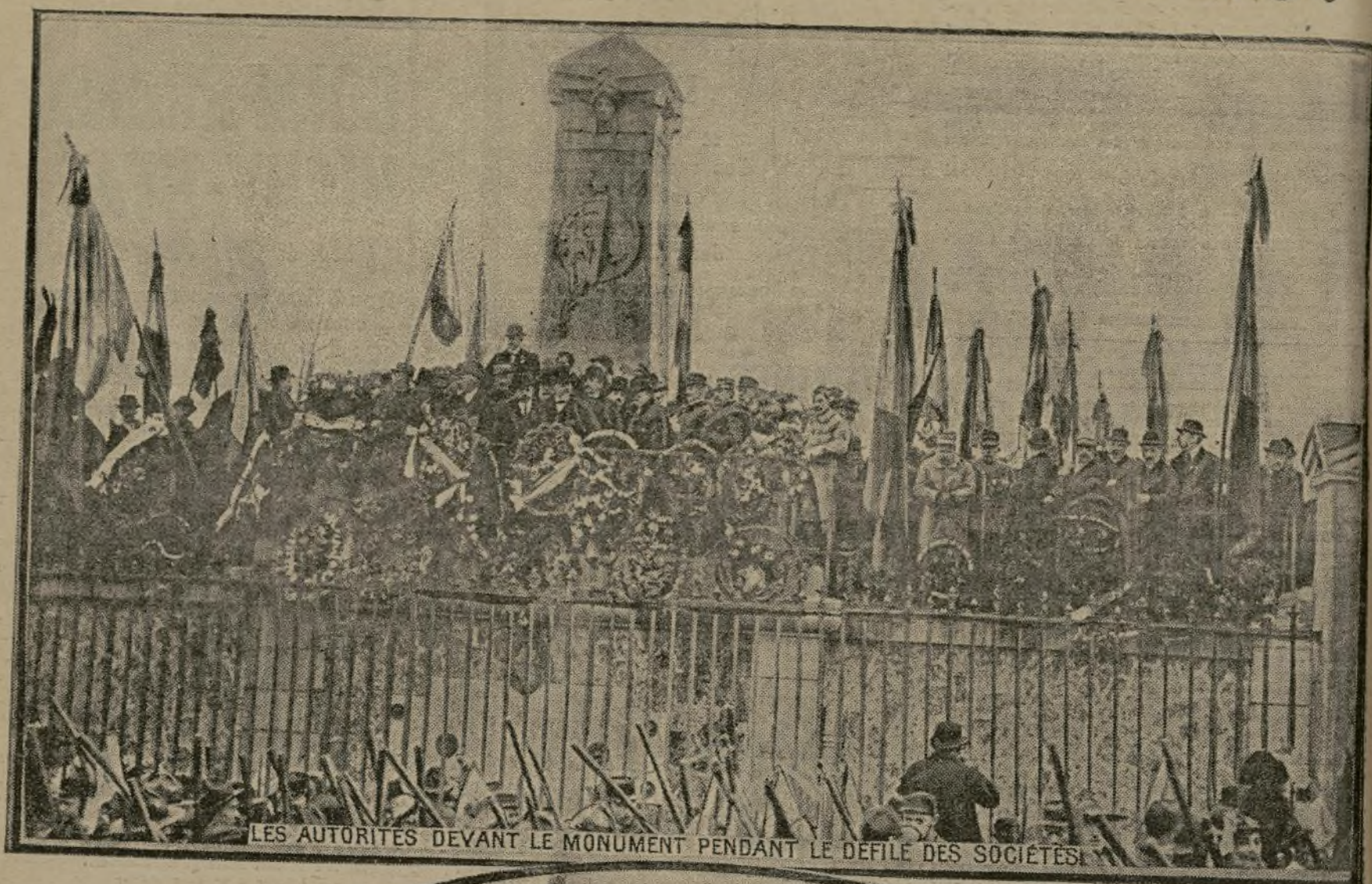
Copyright 1916 by Georges Maldague.

Tous droits de reproduction, traduction, adaptation dramatique ou cinématographique réservés pour tous pays.

ELIMS PIERRE
fabricant. Dans la cour.
10, faub. Montmartre.

Ayuntamiento de Madrid

La cérémonie anniversaire de la bataille de Champigny



Hier a eu lieu, à Champigny, la cérémonie qui marque annuellement l'anniversaire de la bataille de 1870. Autour du monument commémoratif, s'était rassemblée une foule importante, entourant le représentant de M. Albert Thomas, sous-secrétaire d'Etat des Munitions, lequel était retenu à la Chambre. Après le discours de M. Gay, vice-président du Conseil municipal de Paris, M. Maurice Barrès, président de la Ligue des Patriotes, prit la parole et fit éloquemment la preuve de l'usure allemande par les coups répétés des Alliés, l'accroissement des fronts, l'augmentation du matériel, chez les peuples à qui reviendra la victoire.